Ms 1063

N° 7

B = Boulland, édition en 2 vol. in/8° Paris, 1830.
Pl = Les Pleurs, 1 v. in/8° 1833.
Ladv = Ladvocat, Paris, 18 .

1er janvier 1823.

MS 1063-7

Donné à la Bibl. de Douai par M. Valmore fils 1870

À Madame Desbordes-Valmore

ignorés du présent, vides de souvenirs,
froidement colorés par l'azur et la rose,
ces feuillets incertains, qu'en vos mains je dépose,
n'attendent que de vous leur part dans l'avenir.
en vain l'amitié leur confie
ses vœux pour votre gloire et pour votre bonheur,
l'amitié douce et simple, aux traits de sa candeur,
attache rarement la marque du génie;
c'est à vous qui brûlez de ce feu créateur,
c'est à vous de répandre et d'imprimer la vie
sur ces gages muets que j'offre à votre cœur.

allez donc, cher album, un beau jour vous éclaire,
le destin vous sourit, et de sa main légère,
la fille d'apollon s'apprête à vous orner;
de ses tendres écrits soyez dépositaire,
profitez des loisirs qu'elle va vous donner,

Bibliothèque publique de Douai — Don de M. Valmore 1870

et les lauriers du pinde et la fleur de Cythère
en tombant de son front, viendront vous couronner.

Gardez vous, toutefois, d'une plume étrangère
vos pareils, sur ce point, sont trop peu délicats,
et la variété, dont ils font tant de cas,
dissipe, en vains rayons, leur gloire passagère;
La Muse à qui vous devez plaire,
repousse l'inconstance et flétrit les ingrats!...
eh! que vous servirait d'encourir un tel blâme?
Vous pourrez rencontrer, ailleurs, d'aimables traits,
des vers harmonieux, quelques accents de l'ame,
mais sa grace naive et sa brulante flamme,
vous chercherez partout, sans les trouver jamais.

Jars

A Monsieur Jars,
et à ses enfants.

adieu... déjà ce mot efface le sourire,
qui sur moi, par vos soins essayait son retour:
adieu!... sans m'arrêter je ne saurois l'écrire,
car ce n'est plus l'adieu d'un jour.

Adieu, les trois portraits de quelque ange invisible,
qui règne sous un voile, et qu'on rêve en ce lieu.
hélas à tout ce qui me rend sensible,
faudra-t-il toujours dire: Adieu!

avril. 1823

La Fontaine.

Idylle.

Et moi, je n'aime plus la fontaine d'eau vive,
Dont la molle fraîcheur m'attirait vers le soir
Et comme l'autre été, dormeuse, sur sa rive,
Je ne vais plus m'asseoir.

Dans les saules émus passe-t-elle affaiblie?
Je suis vers le sentier qui ramène au hameau,
Sans oser regarder si du plus jeune ormeau,
Elle baigne l'écorce et le nom que j'oublie!

Que sa glace mouvante épure les zéphirs;
Que sa fleur soit contente, en s'y voyant éclore;
Qu'un front riant s'admire en son eau qu'il colore;
Cette eau ne rira plus au bruit de mes soupirs.

Je l'aimais l'autre été, j'aimais tout. simple et tendre,
Je croyais tout sincère à l'égal de mon cœur:
Eh! bien! comme une voix que j'y venais entendre,
À présent, tout me semble infidèle et moqueur *
Semblable à cette voix, plus douce que la sienne
Elle est douce à l'oreille: oh! c'est qu'elle est flatteuse!
Une ~~empreinte~~ image nouvelle y glisse tous les jours.

B.I.87.

elle parle.... elle est libre.... hélas! elle est heureuse,
Mais libre, elle est ingrate, et s'échappe toujours!

* Semblable à cette voix, plus douce que la sienne,
appelant un secret qu'elle ne comprend pas,
sa voix mystérieuse enhardissait la mienne,
et son charme égarait mes pas.

et moi, je n'aime plus la fontaine d'eau vive,
Dont la molle fraicheur m'attirait vers le soir:
et comme l'autre été, dormeuse, sur sa rive,
je ne vais plus m'asseoir.

Lyon.

imité du conte écossais par M. Nodier

4

Trilby.
ou le lutin d'Argail.

ce doux lutin qu'il me faut oublier,
qui fit ensemble et ma joie et mon crime
ne viendra plus au bord de mon foyer,
Baiser les pleurs de sa chère victime.
il pleut, j'ai froid. le feu s'endort.
~~[illegible]~~ hélas, Trilby n'y daigne plus descendre.
Paix, paix.... ne pleurons pas si fort:
S'il était caché sous la cendre!

qu'il était triste et charmant, ce lutin,
quand il pleurait d'amour à mon oreille!
quand de mon rêve il sortait le matin,
Sous le semblant d'une transfuge abeille!
Sans m'endormir le jour s'endort.
Sur mon sommeil, ~~[illegible]~~ tu ne dois plus descendre.
Trilby!.... N'appelons pas si fort;
Mon Dieu s'il dormait sous la cendre!

un soir d'orage en relevant nos fleurs,

Sur les Buissons je vis errer sa flamme;
Pourquoi trilby ~~[illegible]~~ leurs couleurs,
dans les parfums j'ai respiré son Ame!
Son Ame a fui. L'été s'endort.
Sur Nos Buissons ~~[illegible]~~ L'hiver seul va descendre
et la fleur qui m'apprend Mon Sort,
N'est déjà plus qu'un peu de cendre.

Pauvre follet! ~~[illegible]~~ à mon Devoir,
je l'ai banni de Notre humble chaumière:
et malgré moi je cherche à l'entrevoir,
Dès qu'au château brille un peu de lumière.
je n'y vois plus ..... mon cœur s'endort,
~~[illegible]~~ Sans lui l'espoir ne peut plus y Descendre,
et ce cœur qui brûla si fort,
voudrait s'éteindre sous la cendre!

adieu, trilby! sous des lambris dorés,
tu N'entends plus si mon Ame t'appelle.
une autre femme à ses pieds adorés,
te tient captif. on dit qu'elle est si belle!

5

adieu, trilby, ma voix s'endort.
Déjà ton Nom ~~trilby~~, ~~[illegible]~~ Peut à peine en Descendre;
mais ce Nom que j'aimai si fort
~~[illegible]~~ qui Le tracera sur ma cendre!

Lyon. février
1823

~~[illegible]~~

Méhul.

quand la Brise du Soir triste et Mélodieuse,
Porte le chant du cygne aux bocages Déserts,
exhalant sur les flots son Ame harmonieuse,
il invite le ciel à ses Derniers concerts.

au tombeau jeune encor déjà prêt à Descendre.
Sur la Rive où bientôt Reposera sa cendre,
Méhul à son Départ invitant les Zéphirs,
Donna une voix Mourante à ses Derniers soupirs.

c'est le cygne Blessé qui chante et qui succombe,
Les cieux l'ont écouté:
et sa Dernière plainte échappée à la tombe,
s'envole Doucement vers l'immortalité.

adieu, Notre Méhul! une harpe argentine,
Module encor ton Nom dans la Brise. du Soir.
Sous tes Lauriers, l'ami qui pleure et vient s'asseoir,
Ressaisit tout Méhul où chante Valentine.

bordeaux. en mai.

chapelle de S. Bruno, à la grande chartreuse — juin 26 = 1836

au tombeau D'Albertine.

—

Humble fille de la Nature,
elle aimait la fleur sans culture,
qui Naît et Meurt au fond des Bois.
Son âme Brûlante et craintive,
aimait l'eau Mobile et plaintive,
qui Répond aux Plaintives voix.

Passant qu'elle eut Nommé son frère,
glisse Doucement sur la terre,
où la Mort l'enchaîne à ses Lois.
terre où sa jeune ombre est enclose,
sois lui légère! elle Repose,
hélas, pour la Première fois!

Comme on voit la céleste Abeille,
Sortir d'une Rose vermeille,
Portant son Parfum Précieux;
quittant sa couronne effeuillée,
son Ame en silence éveillée,
emporte ses Larmes aux cieux!

Lyon.

C'est Moi.

Si ta Marche attristée,
S'égare au fond d'un bois,
dans la feuille agitée,
Reconnais-tu ma voix?
et dans la fontaine Argentée,
crois-tu me voir quand tu te vois?

qu'une Rose s'effeuille,
en Roulant sur tes pas,
Si ton Baiser l'accueille,
Dis! ne me plains-tu pas?
et de ton Sein qui la Recueille,
Mon Nom s'exhale-t-il tout bas!

qu'un Léger bruit t'éveille,
t'annonce-t-il mes vœux?
et si la jeune Abeille
Passe devant tes yeux,
N'entends-tu Rien à ton oreille?
N'entends-tu pas ce que je veux?

La feuille frémissante,

I. ses.

L'eau qui parle en courant ;
La rose languissante,
Qui te caresse en mourant,
Ne fuis pas ! ô ma vie absente,
c'est moi qui t'appelle en pleurant.

Lyon. 7bre. 1823.

L'attente.

il m'aima ! c'est alors que sa voix enchantée,
M'éveilla de l'enfance et m'annonça l'amour.
comme la vigne errante en courant s'est jettée
au front d'un jeune ormeau qui l'embrasse à son tour,
je l'aimai ! telle encor quand sa tige frissonne,
et d'un tremblant feuillage entoure son appui,
était-il à mes pieds ? les fleurs de ma couronne
tremblantes comme moi s'inclinaient devant lui.

Par quelle douce force il attirait mon âme !
Dans ses yeux assidus [illegible] avec !
quand il versait sur moi son invisible flamme,
comment, sans me parler, me disait-il je veux !
oh ! ma plus que Moitié, savais-tu ton empire ?
l'éprouvais-tu ce mal, ce bien dont je soupire ?
je le crois. ta pâleur révélait un amant,
tu tremblais comme on tremble en aimant

quand ta bouche m'apprit... je ne sais quel serment.
qu'importe les sermens! je n'étais plus moi même,
j'étais-toi. je ~~croyais~~ j'écoutais ~~[illegible]~~ j'imitais ce que j'aime
à force d'écouter ~~[illegible] voix [illegible] imitait~~ j'avais pris tes accens ses accens,
et nos accens mêlés faisaient frémir mes sens.

je les imite encor, mais je pleure. et les larmes,
de ma voix solitaire ont altéré les charmes.
attends-moi, m'as-tu dit. j'attends. j'attends toujours!
l'été j'attends de toi la grace des beaux jours:
l'hiver aussi j'attends! fixée à ma fenêtre,
sur le chemin désert je crois te reconnaître:
mais les sentiers rompus ont effrayé tes pas;
quand ton cœur me cherchait, tu ne les voyais pas!

viens donc, viens à cet objet ~~[illegible]~~ qui tourmente ma vue,
je te demande encore et j'attends malgré moi.
il te ressemble, il fuit... est-ce une ombre? est-ce toi.
il s'approche — ce n'est plus toi
Non. c'est la fièvre qui me tue.

et cette fièvre est douce! et je veux en gémir.
mais sur ton cœur enfin que ne puis-je dormir,
de ce sommeil profond qui rafraichit la vie!
pardonnez-moi, mon dieu, c'est le ciel que j'envie.
et le ciel irrité met l'absence entre nous.
ceux qui le font parler me l'ont dit à moi même,
il ne veut pas qu'on aime:
mon dieu, je n'ose plus aimer qu'à vos genoux.

qu'ai-je dit? notre amour, c'est le ciel sur la terre.
il fut, j'en crois mon cœur effrayé d'un remord,
comme la vie involontaire,
inévitable hélas, comme la mort.

j'ai gouté cet amour. j'en pleure les délices;
sa tristesse en secret m'attira dans son sein.
~~[illegible]~~
son âme descendit sur mes lèvres complices,
et d'une âme fidèle y surprit ~~[illegible]~~ le larcin.
oh! garde-la toujours! que cette âme enchainée,
triste et passionnée,

heureuse de se perdre et d'errer après toi,
te cherche, te rencontre, et t'entraine vers moi!

à Lyon.

eh bien! je hais la gloire et l'amour et la vie
et le morne avenir dont je suis poursuivie,
et la jalouse absence, et le retour trop lent,
et l'inquiet sommeil, et la veille perdue,
et l'espérance au vol tremblant
enfin, jusqu'à l'image à mes jours suspendue,
je hais tout. = mais bientot elle n'eut plus de voix,
que pour former ton Nom. pour l'appeler cent fois.

B.I.306.

Ne viens pas. Non! punis ton injuste Maitresse,
elle a maudit l'amour.
elle a maudit ses ~~pleurs~~, ses tourmens, son ivresse,
contre toi ~~sa~~ Révolte ~~colère~~ a duré près d'un jour.
elle a dit: = ~~l'espérance~~ [illegible] j'ai perdu mes songes infidèles [illegible].
le temps ne marche plus. la douleur n'a point d'ailes.
L'amour seul est rapide, ingrat, sans souvenir.
il devance, il dévore, il détruit l'avenir.
je déteste l'amour. je veux aimer la gloire;
elle promet des biens [illegible]
qu'elle endorme [illegible]
quand on ne meurt pas toute, on craint moins de mourir=
puis elle a dit: = la gloire est un cercle dans l'onde.
faible [illegible] de [illegible] rien [illegible] expire à son tour.
il entraine [illegible] dans une Nuit profonde,
L'éternité d'un jour.
eh! bien! je hais la gloire, et l'amour et la vie,

B.I.305.

et Le morne avenir dont je suis poursuivie,
je sais tout. — mais bientôt, elle n'eut plus de voix,
que pour former ton Nom. pour L'appeler cent fois
elle cherchait en vain sa colère exhalée;
oh! la piquante abeille est moins vite envolée.
hélas! L'écho trompé disait encore: haïr,
Lorsqu'elle a murmuré: ciel! — qu'il tarde à venir!

Ne viens pas. que la Nuit sans presser sa paupière,
Laisse battre son cœur dans la crainte et l'espoir.
qu'une journée encore L'acable [s'écoule] tout entière,
Sans la rendre à la vie, au bonheur de te voir.
une journée! un siècle!... ~~en aura t-il le courage~~ [auras-tu ce courage]?
ne tarde plus qu'une heure.... elle sonne. ô tourment!
écris-lui. tu le sais L'amour est un orage!
écris-lui! d'un ciel pur promets L'enchantement...
qu'ai-je dit! le temps vole, il emporte la vie.

il s'enfuit escorté des heures et des jours,
imite sa vitesse, oh! mon idole, accours!
qu'il m'emporte avec toi, c'est ~~tout~~ ce que j'envie.
oh! Dieu! si tu venais!.... viens, je veux te parler.
j'ai des secrets encor, j'en ai mille à t'apprendre.
tu les sais?... mais les tiens! viens me les rappeler,
viens m'en flatter! viens me les rendre!
je dirai, te voilà! je dirai.... mon bonheur,
inventera des mots que ma tristesse ignore.
ne crains pas que j'en trouve un seul pour la douleur
mais ceux qui te plaisaient, je les sais tous encore.

ciel!... des voix! de l'espoir! [qui sont ceux que j'entends?...] est-ce toi que j'entends!
Les voici.... ~~devant eux~~ je demeure glacée,
je ne les entends plus, je sens fuir ma pensée,
et je n'ai pas vu ceux qui m'ont parlé long-temps.
toi, tu ne viens jamais! qu'importe que je meure.
Les minutes en vain volent autour de l'heure,
et l'heure en les comptant fait tomber sans retour.

Les Mois, les arts, la vie! et sans toi! sans amour!

eh! bien! je hais la gloire, et l'amour et la vie
et le morne avenir dont je suis poursuivie,
et l'absence jalouse, et le retour trop lent,
et l'inquiet sommeil, et la veille perdue,
et l'espérance au vol tremblant,
enfin, jusqu'à l'image, à mes jours suspendue
je hais tout — mais bientot, elle n'eut plus de voix
que pour former ton Nom.

La fleur.

une fleur m'a charmée - elle ornera ma lyre.
~~[illegible]~~
j'aurai toujours des chants pour cette aimable fleur.
dans ma triste guirlande où je la vois sourire,
toujours elle viendra consoler ma douleur.

De suaves rayons elle m'a couronnée.
belle comme l'espoir qui pâlit d'un regret
à son frêle avenir, j'unis ma destinée.
souvent dans une fleur l'amour a son secret.

en la cueillant pour toi qui m'en as dit l'emblème,
je l'attache à mon cœur et j'ai cru te l'offrir:
mon cœur a tressailli sous le parfum qu'il aime;
auprès de ton image elle a droit de mourir.

un autre ciel en vain s'est levé sur ma vie;
en vain d'autres accens glissent autour de moi:
comme ton doux regard elle m'a poursuivie,
elle semble s'ouvrir pour me parler de toi.

Stances.

qu'as-tu fait d'un aveu doux à ton espérance?
mes pleurs qu'en as-tu fait? ton bonheur d'un moment!
ces reflets de mon âme ont aigri ta souffrance,
et pour y croire enfin, tu voulus un serment.

Le serment est livré, tu ne crois pas encore;
tu veux dorer l'or même, et parfumer les fleurs,
ajouter des rayons aux rayons de l'aurore,
au soleil des flambeaux, à l'iris des couleurs.

incrédule! inquiète, ingrate jalousie!
amour! aveugle amour qui méconnait l'amour!
qui regarde un ciel pur, et demande le jour,
oh! que je...... que je t'aime aimable frénésie!

B.I.509.

L'orage.

Dans sa course brûlante,
ô que la nuit est lente!
de sa lueur tremblante,
elle attriste l'amour.
j'entends gronder l'orage:
il trouble mon courage.
ne reverront-ils pas le jour,
mes yeux voilés de pleurs d'amour!

Délire où je me plonge,
fuyez jaloux mensonge;
pourquoi m'offrir en songe
la douleur dans l'amour!
ô moitié de mon âme,
tes yeux remplis de flamme,
viendront-ils pas avec le jour,
tarir enfin mes pleurs d'amour!

mais la tardive aurore,

r.517.

ne brille pas encore;
et les yeux que j'adore,
sont fermés à l'amour! —
L'orage en feu tourmente,
et la Nuit et l'amante;
ô oh! toi pour qui j'attends le jour,
as-tu rêvé ~~mes~~ ~~plaintes~~ ou désespoir!

Stances.

La voit il comme moi cette étoile tremblante?
Ressent il ma tristesse en regardant les cieux?
Non! pour moi la Nuit seule ~~Nuit~~ est rêveuse et brûlante
Seule j'y revois la douceur de ses yeux.

j'emportai vainement la fleur Mystérieuse
~~j'emportai un ... la fleur Mystérieuse~~
qui dut lier nos cœurs l'un de l'autre jaloux
~~...~~
son emblème ignoré de la foule envieuse
~~...~~
laissait au moins l'espoir et le ciel entre nous
~~...~~

cette fleur qui finit ~~A~~ ma lyre exilée,
enivre-t-elle encore ma fièvre et ma langueur?
Non! la Muse qui fuit Mobile et consolée,
pour un front plus brillant l'arracha de mon cœur.

adieu, fleur de ma vie! adieu, Muse volage.
Sur ces bords oubliés vous ne reviendrez pas!
Sans mémoire à son tour l'écho de ce rivage,
bientôt ne dira plus mes plaintes, ni mes pas.

Stances.

qu'as-tu fait d'un aveu doux à ton espérance?
mes pleurs qu'en-as-tu fait? ton bonheur d'un moment.
ces reflets de mon âme ont aigri ta souffrance,
et pour y croire enfin, tu voulus un serment.

le serment est livré : tu ne crois pas encore.
tu veux dorer l'or même et parfumer les fleurs,
ajouter des rayons aux rayons de l'aurore.
au soleil des flambeaux, à l'iris des couleurs.

incrédule, inquiète, ingrate jalousie!
amour! aveugle amour qui méconnaît l'amour!
qui regarde un ciel pur, et demande le jour,
oh! que je ..... que je t'aime, aimable frénésie!

I. fog.

Celle qui ne rit pas.

Naïves pastourelles,
qui cherchez sous l'ormeau,
les nids de fleurs nouvelles
et le charme de l'eau.
par vos danses légères
appelez-vous mes pas?....
faites rire bergères
celle qui ne rit pas!

Tombez de la montagne,
clair ruisseau, frais miroir:
Dans la verte campagne,
il est doux de vous voir.
votre onde qui soupire,
arrêtera mes pas....
Ruisseau, faites sourire,
celle qui ne rit pas!

volez blondes abeilles,
les fleurs ont peu d'instans.
épuisez les corbeilles,
qu'apporte le printemps.
Si l'ingrat qu'elle adore,
Revenait sur ses pas,
elle rirait encore,
celle qui ne rit pas!

..I. 135.

Romance.

je ne sais plus d'où ~~naissait~~ venait ma colère :
il a parlé, ses torts sont disparus.
ses yeux priaient, sa bouche voulait plaire,
où fuyais-tu ma timide colère ?....
je ne sais plus.

je ne veux plus regarder ce que j'aime :
dès qu'il sourit tous mes pleurs sont perdus.
en vain par force où par douceur suprême,
l'amour et lui veulent encor que j'aime :
je ne veux plus.

je ne sais plus le fuir en son absence ;
mes vains sermens sont alors superflus ;
sans me trahir j'ai bravé sa présence :
mais sans mourir supporter son absence ?....
je ne sais plus.

D.I.137

.399.

A Madame Sophie Gay.

vous dont la voix absente enhardit mon courage,
vous qui m'avez cherchée en mon obscur séjour,
dont le désir charmant de me faire un beau jour,
A pu ralentir ~~votre~~ voyage :
d'un jour ralentit le voyage
Sophie ! éprouvez-vous ce tendre étonnement,
qui naît d'une amitié nouvelle ?
votre coeur moins distrait sent-il en ce moment,
qu'un coeur de plus vous nomme et vous appelle ?
dans mes regrets nouveaux ôtez-vous la moitié ?
ceux qui vous oppressaient remplissent ma mémoire :
hélas ! en m'apprenant qu'il n'est plus d'amitié,
d'où vient que vous m'y croire ?
c'est que vos yeux alors étaient fixés sur moi ;
c'est que l'amitié même y versait tant de flamme,
qu'en y voyant briller quelques pleurs et votre âme,
en m'effrayant un peu vous r'engagiez ma foi.
qui se dirait heureux, qui se dirait aimée,

Si vous ne l'étiez pas!

Si quelque âme volage et désaccoutumée,
oubliait de chercher son bonheur sur vos pas!
Soyez lente à le croire - apprenez de moi-même,
qu'on ne change pas quand on aime.
ces bords où vos ennuis cherchaient un ciel plus doux,
ce fleuve enorgueilli d'avoir baigné Delphine,
l'écho qui dit encor sa voix jeune et divine,
ici tout me ressemble et tout parle de vous.

Dans le trouble riant d'une fête imprévue
où parut un moment s'oublier la douleur,
comme un bel arbrisseau fier de sa tendre fleur,
N'est-ce donc pas vous que j'ai vue?
Quoi! les ai-je inventés ces rapides discours?
cette ombre plus rapide et belle comme un songe,
cette amitié promise.... ah! si c'est un mensonge,
Laissez-moi me bercer toujours!

Mais le plaisir s'arrête:

vous partez... de la fête,
le jour est effacé
Sous de longs flots d'ébène,
La nuit couvre la plaine,
où Delphine, et sa mère et ma joie ont passé.

Pardonnez si mon âme à son chant monotone,
retourne en voyant fuir les muses et les fleurs.
vous partez et voici l'automne;
on dirait qu'elle attend des pleurs.
L'été vient d'épuiser sa dernière corbeille,
pour vous revoir sourire il s'est éteint plus tard;
et septembre aux yeux gris avec votre départ,
a vu fuir la dernière abeille.

~~Déjà [illegible] tremble~~ la feuille commence à jaunir.
~~Les bois sans mélodie ont changé~~ les bois vont perdre leur parure;
Déjà pour les amours qu'un regret fait punir,

Leur froide retraite est moins sure.

quelquefois sur moi-même arrêtant ma pitié,
je frémis. je regarde où s'en va l'espérance:
elle est loin ! et de l'amitié,
j'ai, plus que vous peut-être éprouvé l'inconstance.

Mais vous m'avez parlé : captive à votre voix,
tout ce que vous disiez j'aurais voulu l'écrire:
et tout ce que de vous à présent je reçois,
oh! que ne puis-je encor vous entendre le dire!

Lyon. octobre.
1822.

*.7.279.

Le Secret trahi

quelle est donc cette voix importune et cruelle,
dont le rire est mortel, dont l'éclat est moqueur ?
comme une flèche aigue elle siffle autour d'elle,
et le trait qu'elle porte est tombé dans mon cœur.
elle a troublé ma vie. inhumaine ou frivole,
cette voix odieuse a brisé mon sommeil
ainsi l'orage couve, et s'annonce au réveil
par les cris éclatans du râle qui s'envole.

il a parlé long-temps! mes yeux gonflés de pleurs
lisaient avidement sur ces lèvres légères,
dont le souffle éteignait mes erreurs les plus chères:
on eut dit que mon trouble y voyait mes malheurs.
Qui n'a vu mon effroi ni ma pâleur extrême.
l'indiscret n'a point d'âme, il ne devine rien.
du bruit de sa parole il s'étourdit lui-même,
il s'écoute, il s'admire, il se répond: c'est bien!
Loin de moi.... mais sa voix! sa voix me frappe encore,
elle me

Son timbre me poursuit, et partout il m'attend:
Sait-il que je me meurs? Sait-il que je l'abhorre!
Sa vanité le berce, il parle, il est content!

oh! j'aurais dû crier: c'est moi... je l'aime, arrête!
Par ton Dieu, par ta Mère et tes premiers Amours
Dis qu'il n'est point parjure. oh! dis-le! je suis prête
à t'entendre, à tout croire, à t'écouter toujours.

mais non. il n'a pas vu ma main faible et glacée,
Rassembler mes cheveux pour voiler mon affront.
il n'a pas vu la Mort par lui même tracée,
Sous le Bandeau de fleurs qui tremblait ~~sur~~ sur mon front
aveugle! il n'a pas vu se troubler et s'éteindre,
mon œil long-temps fermé!
quand j'ai dit: se peut-il!..... ma voix n'a pu l'atteindre
il n'a donc rien aimé!

Peut être qu'en naissant il a perdu sa mère:
qu'il n'a jamais connu le baiser d'une sœur;

et qu'à ses premiers cris une dure étrangère
n'a jamais d'un sourire accordé la douceur!

mais il nomme un ami! c'est ainsi qu'il appelle,
Ce seul que dans mon cœur j'osai nommer le mien:
si c'est là son ami; si c'est là son modèle,
qu'il doit avec orgueil proclamer ce lien.
est-il assez heureux! peut-il être insensible,
s'il a de ses discours subi l'enchantement:
quelle oreille inflexible,
l'entendrait vainement!

= oh! disait-il un soir, que ne suis-je auprès d'elle,
(elle alors, c'était moi!) que ne puis-je chercher,
ce bonheur entrevu qu'elle veut me cacher!
Son cœur parait si tendre, oh! s'il était fidèle! =
et fixant ses regards sur mon front abattu,
du charme de ses yeux il m'accablait encore,
et ses yeux que j'adore,
portaient jusqu'à mon cœur; je te parle. entends-tu! =
Trop bien!

trop bien! a-t-il soumis mes plus jeunes années?
je n'y trouve que lui. Rien ne me fut si cher:
et pourtant mes amours, mes heures fortunées,
N'était-ce pas hier?.....

que la vie est rapide et paresseuse ensemble!
dans ma main qui s'égare et qui brûle, et qui tremble
que sa coupe fragile est lente à se briser!
ciel! que j'y bois de pleurs avant de l'épuiser!
mes inutiles jours tombent comme les feuilles,
qu'un vent d'automne emporte en murmurant.
ce n'est plus toi qui les accueilles;
qu'importe leur sort en mourant?
eh! bien! que rien ne les arrête:
je les donne au tombeau, je m'y traîne à mon tour
et comme on oublie une fête,
jeune encore j'oublierai l'amour.

Pour un long avenir j'ai trop peu de courage.
oui! je le sens au poids de mes jours malheureux:
ma vie est un orage affreux,
qui disparaîtra dans l'orage.

Le voilà! je l'entends ce rire délateur.
il insulte à ma fièvre, au mal qui me dévore.
il rirait sur ma tombe. il parlerait encore.
c'est l'écho d'un ingrat..... que n'est-ce un imposteur!

Fuis dépositaire infidèle,
des secrets imprudens confiés à ta foi.
va! qui trompe une amante au moins a pitié d'elle:
tu trahis un méchant, mais il l'est moins que toi.
sa pudeur, ses remords, prenaient soin de ma vie.
lui même il frémira du mal que tu me fais:
il endormait mon âme, indulgente, asservie.....
il se taisait enfin, et moi..... que je le hais!

Pour tromper tant d'amour qu'il s'imposa de peine!
quelle humiliante pitié!

mais toi! toi qui pour lui m'apportes tant de haine
ah! prends en la moitié!
quelle attache à mes pleurs une longue puissance,
quelle effraye à ton nom l'imprudente innocence,
que toute femme tremble à mes cris douloureux,
que son amant l'implore, et qu'il soit malheureux;
oui, puisse-tu brûler, et languir, et déplaire,
au jeune et froid objet qui saura t'enflammer.
ou plutôt..... tremble au voeu qu'invente ma colère
puisse-tu long-temps vivre, et ne jamais aimer!

La Fête.

Pour la douzième fois, hier, sur ma demeure,
Nuit lente! tu passais sans jetter de pavots.
Sur mon coeur malheureux je sentais tomber l'heure,
et l'écho répétait l'heure avec mes sanglots.
j'attisais ..... sans la voir une lampe inutile,
dont les rayons brulaient ma paupière immobile.
elle s'éteint, disais-je. hélas, c'étaient mes pleurs,
qui d'un triste nuage entouraient ses lueurs.

mais à travers mes pleurs et cette clarté sombre,
j'ai vu paraître une ombre,
autrefois mon idole, aujourd'hui mon effroi:
cette ombre était la sienne. elle avançait vers moi.

= te voilà donc, lui dis-je. on m'a désespérée!
= mon âme était si tendre; elle s'est égarée:
= on t'a nommé trompeur, et je t'ai cru trompeur.....

I.321.

tu ne me réponds rien!.... tu ris! parle, j'ai peur.
tous ont fui. tous vont voir.... je ne sais quelle fête,
moi, je mourais. mais parle! et mon âme s'arrête.

l'ombre alors me repousse et m'entraîne à la fois,
son souffle accroît ma force se répand et dans ma fièvre brûlante.
partout pour la saisir j'étends ma main tremblante;
tout est lui, tout m'appelle, et tout a pris sa voix.
j'ai couru, j'ai suivi des sentiers que j'ignore;
demi-nue, insensible au souffle de l'hiver,
j'obéissais, mourante, à ce guide si cher:
il ne m'appelait plus, j'obéissais encore.
la pluye en longs torrens inondait le chemin.
le vent soufflait: "demain.... n'attends pas à demain!"
et je tombe à sa porte, et près qu'évanouie,
par l'éclat des flambeaux je m'arrête éblouie.
des danses, des parfums, des voix, des chants d'amour
Remplissaient ce séjour.
au milieu de l'encens qui formait un nuage,

j'ai vu d'un groupe heureux se balancer l'image:
la plus belle, au plus tendre abandonnait sa main.
je ne l'ai point rêvé, c'était cet inhumain,
comblé de tous les dons que l'amour nous envoie,
plus qu'elle encor paré d'espérance et de joie!
un prestige cruel m'attachait sur le seuil.
Sous mon voile de deuil,
j'essayais avec eux
j'ai murmuré comme eux le chant de l'hyménée:
mais il était plus triste à mon âme étonnée,
que le chant de l'oiseau qu'on entend soupirer,
quand, blessé sur la rive il est près d'expirer.
dans l'ombre où m'enchaînait ma douleur curieuse,
froide et silencieuse,
j'ai contemplé long-temps ma mort dans leur bonheur;
mais les flambeaux éteints m'en ont caché l'horreur.

j'ai dormi, je m'éveille, et ma fièvre est calmée.
sommeil, affreux miroir!... je reprends mon bandeau.

voici l'aube : en son sein lentement ranimée,
je vais d'un jour encor essayer le fardeau.

L'abattement.

Que veux-tu, je l'aimais ! lui seul savait me plaire.
Ses traits, sa voix, ses voeux lui soumettaient mes voeux.
tendre comme l'amour, terrible en sa colère, ...
« plains-moi, connais-moi toute à mes derniers aveux. »
je l'aimais ! j'adorais ce tourment de ma vie.
Ses jalouses erreurs m'attendrissaient encor.
il me faisait mourir et je disais, j'ai tort :
à douter de moi-même il m'avait asservie :
toi ! tu n'aurais pu voir ses pleurs sans me haïr ;
Sans pleurer avec lui tu n'aurais pu l'entendre :
oui, j'accusais mon coeur que tu connais si tendre,
oui, je disais, j'ai tort, en me sentant mourir.

ainsi l'humble roseau tourmenté par l'orage,
Sous un ciel menaçant incline son courage,
et se relève encor d'un souffle ranimé :

3.Z.355.

je retrouvais la vie en son regard calmé.
Pas une plainte alors de sa voix consolante,
N'osait troubler l'accent qui reprenait mon cœur.
et comme lui soumise, et ravie, et tremblante,
de cet orage éteint j'oubliais la rigueur.
quel doux saisissement, dieu! quel muet délire,
quand son front se cachait sur ce cœur éperdu,
qu'il demandait pardon, qu'il m'était tout rendu,
que je sentais ses pleurs mêlés à mon sourire!
je n'avais pas rien souffert, il pleurait. mais, ma sœur,
je ne parlerai plus de ses torts, de ses larmes;
ses torts où tant d'amour répandait tant de charm
je n'ai plus qu'à subir sa tranquille douceur.

Sa douceur! l'inflexible! oh! comme il m'a punie
de l'empire d'un jour,
où périt mon bonheur, dont la paix fut banni

et qu'irrité de craindre il détruit sans retour.
Sans retour! le crois-tu? dis-moi que je m'égare,
dis qu'il veut m'éprouver, mais qu'il n'est point barbare,
dis qu'il va revenir, qu'il revient.... trompe-moi,
mais obtiens qu'il me trompe à son tour comme toi.
va le lui demander, va l'implorer.... demeure.
l'orgueil est entre nous. il glace, il est mortel.
N'est-ce pas qu'il me fuit, et qu'il faut que je meure?
N'est-ce pas que je souffre, et que l'homme est cruel!
ne l'accuse jamais: songe que je l'adore,
Puisque je vis encore.
avant qu'à le trahir j'accoutume ma voix,
ma sœur, j'aurai parlé ma sœur pour la dernière fois.

tout change, il a changé. d'où vient que j'en murmure?
Pourquoi ces pleurs amers dont mon cœur est baigné?
que l'amour a de pleurs quand il est dédaigné!
tout change, il a changé.... c'est là sa seule injure.

et s'il fuit un bonheur qui n'a pû le toucher,
~~[illegible]~~ si le lui reprocher!
ce n'est point à l'amour
tes yeux seuls pleins de moi, s'il daigne un jour y lire,
lui diront mes adieux que je n'osai lui dire.
ton nom comme un écho lui parlera de moi.
qu'il soit ton seul reproche en ta douleur modeste;
ah! je l'en défendrais contre tous.... contre toi,
du peu de force qui me reste.
imite mon silence. un stérile remord
ne rallume jamais une flamme épuisée.
en oubliant qu'il l'a causée,
dans son étonnement il pleurera ma mort.

sa mort comptait mes jours à la triste lumière,
qui passa tout-à-coup dans le fond de mon coeur,
un soir qu'il m'observait, roulant sous sa paupière
je ne sais quoi d'amer, de sombre et de moqueur.
combien
ah! que l'âme est troublée à l'adieu d'un prestige!
l'épi touché du vent tremble moins sur sa tige,
l'éclair dans l'eau mobile a jetté moins d'effroi

je sentis qu'un malheur tournait autour de moi! 27
pour la première fois dans sa cruelle adresse
effrayant mon amour qui ~~[illegible]~~
il parlait de bonheur sans parler de tendresse..... tout bas, frémissait tout bas,
s'il parlait d'avenir ... jamais
sa main qui refusait .. nommer comme lui de m'entendre,
s'éloigna de ma main.
ses yeux qui tant de fois
ma prière de l'attendre
ne disaient plus : demain!

pâle et presqu'à genoux, suppliante, craintive,
j'ai dit.... je n'ai rien dit, mais on entend les pleurs,
et ce morne silence où parlent les douleurs,
ce cri, prêt d'entr'ouvrir le sein qui le captive,
tout en moi, tout parlait. il n'a pas entendu,
c'en était fait ma soeur. de mes larmes suivie,
je repris la raison sans reprendre la vie :
j'écoutai .... de ses pas le bruit s'était perdu,
j'étais seule. un enfant qu'abandonne sa mère,
dont la voix s'est brisée en une plainte amère,
qui la cherche immobile, interdit, sans couleur,
trouve un aspect moins triste à son premier malheur!

Un poids moins douloureux tient son âme oppressée,
Un nuage moins froid s'étend sur sa pensée,
Un fantôme moins noir la poursuit et l'atteint,
Lorsqu'à ~~[illegible]~~ ses yeux l'espoir, le jour s'éteint.

Le voilà donc fini mon court pélerinage!
Ciel! que le sien plus beau soit ombragé de fleurs!
Et que la Muse encor loin de venger mes pleurs,
D'un suave laurier couronne son bel âge...
qui passe, dans ~~[illegible]~~ dont la feuille frémit?
~~[illegible]~~
De ma dernière Nuit c'est l'ombre avant-courrière:
vois comme en ~~s'échappant~~ s'élevant de la Noire bruyère,
Sur mon toit solitaire elle monte et gémit.
ainsi qu'un rêve qui s'égare,
sa forme changeante et bizarre,
aux fleurs de ma fenêtre a suspendu son vol.
maintenant elle a pris la voix du Rossignol....
et je ne l'entends plus. mais son aile invisible,
m'a touchée et m'entraîne en un sommeil paisible.
ce Rayon qui s'enfuit, Non, ce n'est plus le jour,
ce n'est plus le malheur, Non, ce n'est plus l'amour,
c'est ma dernière Nuit. Déjà froide comme elle,
ma mémoire n'est plus qu'un miroir infidèle.
oui, tout change, ma Sœur, tout s'efface, et je sens,

que la paix, ou la Mort a coulé dans mes sens.

Élégie.

quoi, ce n'est plus pour lui, ce n'est plus pour l'attendre,
que je vois arriver ces jours longs et Brûlans!
ce n'est plus son amour que je cherche à pas lents;
ce n'est plus cette voix Mystérieuse et tendre,
qui m'implore dans l'ombre, ou que je crois entendre;
ce n'est plus Rien. où donc est tout ce que j'aimais?
que le monde est Désert! n'y laissa-t-il personne?
le temps s'arrête, et Dort. jamais l'heure ne sonne;
toujours vivre, toujours!.... on ne meurt donc jamais!
est-ce l'éternité qui pèse sur mon Ame?
interminable Nuit, que tu couves de flame!
comme l'oiseau du soir qu'on n'entend plus gémir,
auprès des feux éteints que ne puis-je dormir!
car ce n'est plus pour lui qu'en silence éveillée,
La Muse qui me plaint, assise sur des fleurs,
M'attire dans les bois, sous l'humide feuillée,
et Répand sur mes vers des parfums et des pleurs.

B.I.327

il ne lit plus mes chants. il croit ma lyre éteinte.
jamais son cœur guéri n'a soupçonné ma plainte,
il n'a pas deviné ce qu'il m'a fait souffrir....
qu'importe qu'il me plaigne, il ne peut me guérir
j'épargne à son orgueil la volupté cruelle,
de lire dans mes pleurs l'excès de mon amour.
que devrais-je à mes cris? sa frayeur? son retour?
sa pitié?.... c'est la mort que je veux avant elle.
tout est détruit. lui même il n'est plus le bonheur.
il blessa son image en déchirant mon cœur.
me rapporterait-il ma douce imprévoyance?
et le prisme charmant de l'inexpérience?
l'amour en s'envolant ne me l'a pas rendu:
ce qu'on donne à l'amour est à jamais perdu!

Romance.

Sans l'oublier on peut fuir ce qu'on aime,
on peut bannir son nom de ses discours,
et de l'absence implorant le secours,
se dérober à ce maître suprême:
Sans l'oublier!

Sans l'oublier j'ai vu l'eau dans sa course
porter au loin la vie à d'autres fleurs
fuyant alors le gazon sans couleurs
j'imitai l'eau fuyant loin de la source;
Sans l'oublier!

Sans oublier une voix triste et tendre,
combien de jours ~~[illegible]~~ j'ai vu naître et finir!
je la redoute jusques dans l'avenir:
c'est une voix que l'on cesse d'entendre
Sans l'oublier!

B.I. 533.

Souvenir

Quand il pâlit un soir et que sa voix tremblante,
S'éteignit tout-à coup dans un mot commencé,
Quand ses yeux soulevant leur paupière … brûlante,
Me blessèrent d'un mal dont je le crus blessé,
Quand ses traits plus touchants ~~[illegible]~~ éclairés d'une flamme,
Qui ne s'éteint jamais,
S'imprimèrent ~~[illegible]~~ vivants dans le fond de mon âme,
Il n'aimait pas, j'aimais!

B.I. 337.

Le printemps est si beau ! sa chaleur embaumée,
Descend au fond des cœurs réveillés et surpris :
une voix qui dormait, une ombre accoutumée,
redemandant l'amour à nos sens attendris.

Des jeunes souvenirs la foule caressante,
accourt, et du présent balance le pouvoir ;
qui n'a cru respirer dans la fleur renaissante,
le premier songe heureux qui le vint émouvoir ?
La raison vainement à ce charme s'oppose
un souvenir qui flatte étonne la raison :
tel un insecte ailé s'élance sur la rose,
et l'enivre d'un doux poison.

et moi dans un accent qui brûle et qui captive,
je ne sais quoi de triste est venu m'attendrir :
l'écouterai-je encor curieuse et craintive,
ce doux accent qui fait mourir ?

ce Nom .... j'allais le dire. il m'est donc cher encore ?
ma frayeur n'a donc plus de force contre lui ?
To[illegible]i ne m'entends pas, d'où vient que je t'implore ?
n'es-tu pas loin ? n'ai-je pas fui ?
reverrai-je tes yeux ?

Idylle.

Le Printemps est si beau! sa chaleur embaumée,
Descend au fond des coeurs réveillés et surpris.
une voix qui dormait, une ombre accoutumée,
Redemandent l'amour à nos sens attendris.
La raison vainement à ce charme s'oppose
~~[illegible]~~
~~L'âme inattendue étonne la raison~~
~~[illegible]~~
tel un insecte ailé s'élance sur la rose,
~~[illegible]~~
et la brûle d'un doux poison.
~~[illegible]~~

Des jeunes souvenirs la foule caressante,
accourt, et de l'absence a bravé le pouvoir:
qui n'a cru respirer dans la fleur renaissante,
~~[illegible] qui [illegible]~~?
Les parfums regrettés qui savaient l'émouvoir!
et moi dans un accent qui tremble et qui captive,
~~Naguère un charme~~
~~[illegible]~~ triste est venu m'attendrir;
L'écouterai-je encor curieuse et craintive,
ce doux accent qui fait mourir?

ce Nom.... j'allais le dire! il m'est donc cher encore?
ma frayeur n'a donc plus de force contre lui?
toi qui ne m'entends plus
~~[illegible]~~, d'où vient que je t'implore?
N'es-tu pas loin? n'ai-je pas fui?

Reverrai-je tes yeux doux comme la prière? *

B.I.293.

Idylle.

Le Printemps est si beau! sa chaleur embaumée,
Descend au fond des coeurs réveillés et surpris;
une voix qui dormait une ombre accoutumée,
Redemandent l'amour à nos sens attendris.

~~ainsi dans un accent qui tremble et qui captive~~
je ne sais quoi de triste est venu m'attendrir!
L'écouterai-je encor curieuse et craintive,
ce doux accent qui fait mourir?

* Reverrai-je tes yeux doux comme la prière,
dont la ferveur touchante attendrirait les cieux?
oui. pour ne les plus voir j'abaisse ma paupière,
je m'enfuis dans mon âme et j'ai revu tes yeux.
L'oiseau né sous nos toits, dans la saison brûlante,
tourne autour des maisons qu'il reconnaît toujours:
effleure de son vol l'ardoise étincelante,

S'y pose, chante, fuit, et revient tous les jours:
Ta voix avec sa voix se fond dans ma pensée;
Trop de bonheur remplit ma poitrine oppressée;
Je pâlis de plaisir à ces cris du retour,
J'ai ressenti ta voix, j'ai reconnu l'amour.

Dans un demi sommeil où je tombe rêveuse,
Je te crains, je t'espère! et je te sens venir;
Tu parles, mais si bas! une oreille amoureuse,
Peut seule entendre et retenir:
=Veux-tu?.... mais ne dis pas que l'heure est trop rapide,
=Veux-tu voir la montagne et le courant limpide?
=Veux-tu dormir au pied du grand chêne abattu?...=
Moi, je ne réponds pas pour écouter: =Veux-tu?
=Veux-tu.... mais ne dis pas que la lune est cachée!
=Veux-tu voir notre image au bord des flots penchée?
=Ne tremble pas, tout dort. L'écho même s'est tu....=
Et mon refus se meurt en écoutant: =Veux-tu?=

D'un bouquet, ma tristesse hier s'était parée:
~~[illegible]~~
Dans l'ombre tout à coup qui l'ôta de mon sein?...
ai-je senti le feu de ta main adorée,
Est-ce toi, mon amour, qui cueillis ce larcin?

Pourquoi troubler mon sort qui devenait paisible?
Dans tout ce qui me plaît, viens-tu tenter ma foi?
Dis! pourquoi ta main invisible,
Se pose-t-elle encor sur moi!
Pourquoi ton haleine enflammée,
Soulève-t-elle mes cheveux?
Pourquoi ce faible écho craintif comme nos vœux,
Dit-il contre mon cœur: =bon soir, ma bien aimée!=
~~[illegible]~~
Je ne t'accuse pas! qui sait si le tombeau
Sera froid sur mon corps si ton souffle l'effleure!
Je ne t'accuse pas, je pleure,
Et j'aime le printemps. le printemps est si beau!

Amour sans félicité.

Son image comme un songe
Partout s'attache à mon sort.
Dans l'eau pure où je me plonge,
elle me poursuit encor.
Je me livre en vain tremblante,
à sa mobile fraîcheur
L'image toujours brûlante,
Se sauve au fond de mon cœur.

Pour respirer de ses charmes,
triste, je cherche les cieux,
entre le ciel et mes larmes,
elle voltige à mes yeux.
plus tendre que le perfide,
dont le volage désir,
fuit comme le flot rapide,
que ma main n'a pu saisir.

Du jour l'égale inconstance,
aux fleurs dont il est l'amour,

B.I.349.

Dans la Nuit qui le Balance
Laisse entrevoir son Retour.
Ô Nuit plus lente et plus sombre,
Amour sans félicité,
Pour me consoler de l'ombre,
Rends-moi la Réalité!

Stances.

Vous dont l'austérité condamne la tendresse,
Vous dont le froid printemps s'est perdu sans ivresse,
Qui n'offrez à l'amour que des yeux en courroux,
Ne lisez point mes vers, ils ne sont pas pour vous.

Toi dont l'âme à la fois aimante et malheureuse,
D'une âme qui t'entende appelle l'entretien,
Si je puis rencontrer ta paupière rêveuse,
Devine mon secret ; j'ai deviné le tien!

Presse alors sur ton cœur ces écrits pleins de larmes,
Dis-toi, qu'elle a souffert! que je la plains! quel sort!
Mais d'un bien que j'attends, si je goûte les charmes,
Dis-toi : qu'elle est heureuse! elle est calme, elle dort.

Si je m'éveille, écoute!.. un doux fantôme, une ombre,

B.I.369.

attirera tes yeux vers le ciel, et tes yeux
verront luire ces mots sous un voile moins sombre;
= viens, ne crains pas la mort; on aime dans les cieux

tu viendras. de frayeur et d'espoir palpitante,
tu quitteras l'exil, où j'ai langui sans toi,
et d'un jour éternel la lumière éclatante,
en éclairant ton cœur te guidera vers Moi.

~~[illegible]~~
va! le malheur finit: et moi, je vais t'attendre;
mon âme va chercher ce qu'elle osa prévoir:
point d'adieu; Non! ce mot est l'effroi d'un cœur tendre!
c'est à toi qui m'entends! [illegible] que j'écris: au revoir!

toujours je songe à mon petit enfant.
Sans sa beauté, rien n'est beau dans ma vie;
De tous mes biens perdus, c'est le seul que j'envie;
je le veux sans espoir, la mort me le défend.

je l'ai pleuré sur la fleur éphémère;
elle a paru pour sourire et périr:
ainsi ce doux enfant sur le sein de sa mère,
après avoir souri se penchea pour mourir.

je le revois partout où de mon âme,
s'attache encor la mourante langueur.
quand le jour sur mes yeux ne répand plus sa flamme,
toujours je le revois. n'est-il pas dans mon cœur.

Nourris mes pleurs douloureuse tendresse
quel ~~[illegible]~~ tiendrait lieu de toi?
De garder mon bonheur je ne fus pas maîtresse,
mais sa fidèle image, oh! comme elle est à moi!

B.I.381.

Le Rêve d'un enfant
Élégie.

—

= Mère ! Petite Mère ! il m'appelait ainsi.
et moi, je tressaillais à cette voix si tendre ;
tout mon être, tout moi s'éveillait pour l'entendre :
je ne l'entendrai plus... elle n'est plus ici.

où donc est cette voix qu'aux Anges on souhaite ?
pure comme l'accent de la jeune alouette,
formée, on l'aurait dit, de Rosée et de Miel !
le ciel en fut jaloux ; elle doit être au ciel ;
Non ! elle est dans mon coeur, je l'y tiens enfermée ;
elle respire encore, elle parle avec moi.
Durant mes longues Nuits, cette voix tant aimée,
m'a dit : ne pleure-plus ! je ne dors pas pour toi !

oh ! moitié de ma vie à ma vie arrachée !
Retrace-moi ton Rêve, il m'a prédit ton sort.
que ta plainte une fois de mon Ame épanchée,

B.I.385.

Rappelle un jeune cygne et son doux chant de Mort.

écoute ! m'as-tu dit, écoute mon beau songe :
(le premier.... le dernier qui berça ton sommeil !)
de ce récit confus prophétique mensonge,
cher innocent ! tu vins saluer mon réveil.

= oui Mère, je dormais, ~~[illegible]~~ j'avais dit ma ~~[illegible]~~ ta prière.
= j'ai vu venir à moi deux Anges : qu'ils sont beaux !
= leurs habits sont de fleurs. ils portent des flambeaux,
= que le vent n'éteint pas. l'un deux a dit : — mon frère !
= nous venons te chercher : veux-tu nous suivre ? — oh ! oui,
= je veux vous suivre. on chante ; est-ce fête aujourd'hui ?
— c'est fête. viens chercher des parures nouvelles.
= et mes bras s'étendaient pour imiter leurs ailes :
= je m'envolais comme eux. je riais, j'avais peur,
= Dieu parlait ! Dieu pour moi montrait une couronne,
= c'est aux enfans chéris que sa bonté la donne,
= et Dieu me l'a promise, et Dieu n'est pas trompeur,

= et voilà mon beau songe := — oh ! ma plus jeune vie,
où donc étais-je alors ? — attends.... je ne sais pas....
tu pleurais sur la terre où je t'avais suivie.
— tu me laissais pleurer ? — je t'appelais tout bas.
— tu voulais me revoir ! — je ne pouvais, ma mère,
Dieu ne t'appelait pas := — un froid saisissement,
passa jusqu'à mon cœur, et cet être charmant,
calme, goûtait encor sa céleste chimère.

Dès lors, un mal secret répandit sa pâleur,
sur ce front incliné qui brûlait sous mes larmes :
je voyais dans mes bras se faner ~~tous ses~~ charmes,
comme un frêle bouton s'effeuille avant la fleur.
et Moi, dans le malheur, rebelle, ... suppliante,
je disputais un Ange à l'immortel séjour :
après soixante jours de deuil et d'épouvante
je criais vers le ciel : encore ! encore un jour !
vainement. j'épuisai mon âme tout entière,

À ce berceau plaintif j'enchaînai mes douleurs,
Repoussant le sommeil et m'abreuvant de pleurs
Je criais à la Mort : Frappe-moi la première !
Vainement ! et la Mort froide dans son courroux,
Irritée à l'espoir qu'elle accourait éteindre,
En moissonnant l'enfant ne daigna pas atteindre,
La mère expirante à genoux.

Et quand je reparus, morne et découronnée,
Méconnaissable, même aux yeux de l'amitié,
Cette troupe légère un moment consternée,
Suspendit ses plaisirs et sentit la pitié.

D'où viens-tu, m'a-t-on dit, et quels nuages sombres
Ont environné d'ombres
Tes yeux brûlés de pleurs ?
Ton soir est loin encore ;
Mais depuis ton aurore,
N'as-tu pas vu de fleurs ?

Oui ! la rose a brillé sur mon riant voyage ;

Tous les yeux l'admiraient dans son jeune feuillage ;
L'étoile du matin l'aidait à s'entrouvrir ;
Et l'étoile du soir la regardait mourir.
Vers la terre déjà sa tête était penchée ;
L'insecte s'y creusait un suave tombeau,
Sa feuille murmurait en tombant desséchée :
= Déjà la nuit ! déjà ! le jour était si beau ! =

Le vieux crieur du Rhône.
Élégie.

On avait couronné la vierge moissonneuse,
Le village à la ville était joint par des fleurs:
La vieillesse et l'enfance y mêlaient leurs couleurs,
Et le vieillard riait d'une vendange heureuse;
Tout à coup le plaisir cessa;
Car c'est le feu follet qui s'éteint dès qu'il brille;
Et dans l'ombre un long cri glaça,
Jusqu'au chant de la jeune fille:
Rendez! Rendez l'enfant dans la foule égaré!
Pour l'appeler encor sa mère a tant pleuré!

elle n'a plus de voix pour sa douleur amère
Elle n'a plus de voix pour sa douleur amère,
Sa clameur s'est changée en un silence affreux;
L'enfant ne dira pas qu'il est bien malheureux;
Il ne prononce encor que le nom de sa mère.

B.I. 40f.

quoi! pas une voix ne répond!
ne l'avez-vous pas vu jouer sur le rivage?
hélas! le Rhône est si profond!
et l'on est si faible à cet âge!
Rendez! rendez l'enfant dans la foule égaré:
Pour l'appeler encor sa mère a tant pleuré!

Ses cheveux du bled mur ont la couleur dorée;
Ses yeux sont noirs et doux, ses dents croissent encor.
Ses pas abandonnés n'ont qu'un craintif essor,
et de bluets, tantot, sa robe était parée.
vous pourrez le rencontrer nu,
car souvent la misère a dépouillé l'enfance;
vous l'aurez bientot reconnu,
l'ange qui pleure sans défense.
Rendez! rendez l'enfant dans la foule égaré:
Pour l'appeler encor sa mère a tant pleuré!

Le vieux crieur se tut. De la morne assemblée,
il attendit long-temps un mot, un seul!.. en vain.
les mères enchainaient leurs enfans sur leur sein,
et de vagues frayeurs cette nuit fut troublée.
on dit qu'un mendiant passa,
couvert d'affreux lambeaux, à la marche furtive,
et qu'un jeune cri s'effaça
dans l'air avec la voix plaintive:
Rendez! rendez l'enfant dans la foule égaré:
Pour l'appeler encor, sa mère a tant pleuré!

Lyon. aout.
1822.

Le Naufragé.

*Le Soleil de la Nuit éclaire la Montagne,
Sur le Sable Désert faut-il encor Rester?
Doucement dans mes Bras laisse-moi t'emporter;
Bon Maître, éveille-toi! marchons vers la campagne.
Tes yeux sont clos depuis trois jours:
Maître! Dormiras-tu toujours?

L'orage dans son vol a brisé les Platanes;
Le Navire sans voile a Disparu dans l'eau.
De ton front tout sanglant j'ai lavé le Bandeau;
Marchons! les Fauves Noirs rouvriront leurs cabanes.
Tes yeux sont clos depuis trois jours:
Maître! Dormiras-tu toujours?

Je voudrais deviner ton Rêve que j'ignore:
oh! que ce Rêve est long! finira-t-il demain?
Demain, en t'éveillant presseras-tu ma main?...

*Soleil la Nuit: expression des Nègres.

B.I.559.

oui! je t'appellerai quand j'aurai vu l'aurore.
tes yeux sont clos depuis trois jours:
Maitre! Dormiras-tu toujours?

mais la Robe du jour s'étend sur le Rivage.
le flot porte sans bruit la barque du pêcheur.
viens!.... que ton front est froid! quelle triste blancheur!
oh! maitre! que ta voix me rendrait de courage!
tes yeux sont clos depuis trois jours;
Maitre! Dormiras-tu toujours!--

B.II.548.

Le fleuve.
imité de Mr thomas Moore.

il est un bosquet sombre où se cache la Rose.
et le doux Rossignol y va souvent gémir;
il est un fleuve sur dont le cristal l'arrose:
ce fleuve, on l'a nommé le calme lendemain.

Dans ma Rêveuse enfance où mon cœur se replonge
lorsque je ressemblais au mobile Roseau;
en glissant sous les fleurs comme au travers d'un songe
j'écoutais l'eau fuyante et les chants de l'oiseau.

je n'ai pas oublié cette musique tendre,
qui remplissait les airs d'un murmure enchanté:
souvent, seule, au printemps il m'a semblé l'entendre,
j'ai dit: le Rossignol là bas a-t-il chanté?

penchent-elles encor leur têtes couronnées,
ces jeunes fleurs, dans l'eau que j'écoutais gémir?

Non, elles étaient fleurs, le temps les a fanées,
et leur chute a troublé le calme Lendemir.

mais lorsqu'elles brillaient dans l'éclat de leurs charmes
avant de s'effeuiller sur l'humide tombeau,
au fond de leur calice, on recueillit des larmes
qui rappellent l'été dont le règne est si beau!

ainsi le souvenir rend à ma rêverie,
le chant du rossignol que j'entendis gémir;
et propice, il m'emmène à la rive fleurie,
qui regarde couler le calme Lendemir.

---

une Reine.

un barde a vu sa reine fugitive
il dit qu'un luth exprimant sa douleur
de son retour avertissait la rive,
où la rappelle un trône..... ou le malheur.
lorsque sa voix et peut-être ses larmes,
faisait pleurer les tristes matelots,
elle s'oppose à de perfides armes
que ce murmure apporté par les flots.
God save the King!

j'avais quitté les lieux de l'enfance
pour me poser des chaînes de l'amour;
aimer son maître est sans doute une offense,
puisqu'à ma vie il n'a souri qu'un jour.
lorsque des pleurs roulaient sous ma paupière,
et retombaient lentement sur mon cœur,
mon cœur tout bas mêlait à sa prière
cette prière encor pour mon vainqueur:
God save the King!

B.I.545.

Seule souvent au berceau de ma fille,
formant des vœux qui n'étaient plus pour moi,
je lui disais : à ma noble famille,
mon jeune hymen n'offrira-t-il que toi ?
cachant alors mes pleurs sous ma couronne,
d'un chant d'amour je berçais son sommeil ;
et de ce chant dont la rive résonne
ma voix, toujours, salua son réveil :
God save the King !

Sur mon front triste, abattu, mais sans crainte,
on cherche en vain la trace du remord ;
jamais mon front n'en recevra l'empreinte,
et je la laisse à qui rêve ma mort.
qu'au moins la mort m'attende à ton rivage,
mon beau pays qui vit mes plus beaux jours.
en d'autres jours si tu vois mon naufrage ..
dis que ta reine au moins chanta toujours :
God save the King !

1820. dans l'automne

v. la pièce qui suit.

en vain le grand ruisseau coule au pied du bocage ;
il n'a pu les sauver des mortelles chaleurs.
~~[illegible]~~
[roses]
~~[illegible]~~
~~[illegible]~~
les roses, les serments s'envolaient du rivage.
tout fuyait comme l'onde où tremblait mon image
et tu n'es pas venu pour essuyer mes pleurs

hélas! que les vieillards savent de tristes choses!
hier après la fête ils ~~riaient~~ riaient des amans;
~~ils riaient~~ "leurs sermens disaient-ils, sont des roses,
ils riaient
en voila sous nos pieds de ce matin écloses."
pourquoi, mon olivier, m'as-tu fait des sermens?

j'ai couru vers mes fleurs avec un trouble extrême;
je n'en veux plus cueillir même pour me parer,
mais si de ton amour leur durée est l'emblême,
tu ne m'aimeras pas long-temps comme je t'aime:
la dernière s'entrouvre - elle m'a fait pleurer.

du discours des vieillards je demeure oppressée.
adieu - non, je ne veux t'écouter ni m'asseoir.
~~mon~~ chaque ~~feuille~~ qui tombe afflige ma pensée;
eh! quoi! comme un parfum ma joie est donc passée?
plus d'espoir.... plus de fleurs.... apporte-m'en ce soir!

B.I.513.

Le Matin.
Le Rendez-vous des deux amies.

toi qui me défiais. ~~Ylla~~ tu devais m'attendre?
~~[illegible]~~ toi qui devais m'attendre,
dors-tu? fais-tu semblant de ne pas nous entendre?
j'accours. mais au signal déjà, trop attendu
ta vigilante mère ~~est~~ seule a répondu.
au songe qui te flatte avec peine arrachée,
de ses vagues erreurs lentement détachée,
ta paupière savoure un reste de pavots,
~~croit~~ prolongeant la nuit et s'obstine au repos;
j'attends. le poids léger de ta seizième année
peut-il quand l'aube arrive appesantir tes yeux?
viens! viens voir avec moi s'éveiller la journée.
hélas, qu'on dort bien à seize ans!
mais ton œil qui s'entrouvre a subi la lumière:
tes pas qui languissaient se mesurent au mien;
de la cité qui fuit nous passons la barrière,
et le songe a brisé ses fragiles liens.

vois-tu sur la montagne étinceler l'aurore?
vois-tu tous ces hameaux dans les plaines épars?
le Rhône est à leurs pieds. ses liquides remparts,
dans leurs flots ralentis nous les offrent encore:

B.I.99. La Visite au hameau.

ainsi l'un doux, la nuit passe dans mon sommeil;
comme un jardin en fleurs, tu vas le voir paraître:
C'est lui! mon cœur ému vient de le reconnaître;
tiens! le voilà brillant des rayons du soleil.
L'orme et le vieux tilleul versent leur ombre unie,
sur l'enceinte, où le soir autour d'un frais ruisseau
des anges dans leur vol balancent le berceau
de mon plus jeune enfant, de ma belle Junie;
c'est mon dernier amour! viens! car elle rira
lorsque sous mes baisers elle s'éveillera.

Du fond de sa chaumière un vieillard me salue.
c'est l'augure des champs, il protège ces lieux.
il sourit de ma joie et de loin je l'ai lue
~~[illegible]~~ ~~[illegible]~~
sur son front satisfait qui consultait mes yeux.
aux mères du hameau qui m'appelaient des yeux.
Les mères en passant
~~leur~~ accueil satisfait rassurent mon voyage;
tout relève mon cœur de crainte combattu.
un jour il releva tout mon cœur abattu:
La beauté de ma fille est l'orgueil du village,

on me nomme comme elle, on en parle, entends-tu? —
prenons ce vert sentier car
oui, prenons ce sentier, oui, la route est brûlante;
laisse ces fleurs; là bas nous allons en cueillir
nous en allons cueillir.
à me suivre, jamais je ne te vis si lente:
avance, avance! attends .... je me sens défaillir.
et je tombe, et tu ris! la chaleur nous colore,
et vois cette eau transparente où je viens de me voir,
tes regards éblouis s'y cherchant un
déjà ton front s'abaisse et cherche un frais miroir;
le soleil te fait peur, tu n'es pas mère encore:
patience. à mon tour j'arrêterai tes pas
quand pour revoir un fils oubliant ta parure,
tu seras nonchalante à nouer ta ceinture,
je dirai: prends donc garde, et songe à tes appas!
je le jure, avant peu, tu seras amoureuse:
oh! ne cherches-tu pas ton image en tous lieux?
tu la verras alors mouvante sous tes yeux,
dans tes bras, sur ton sein: que tu seras heureuse!

que ce Miroir vivant, doux prix de quelques pleurs,
te rendra, sans atours, simple et belle ! humble et fière !
comme la vigne enlace et pare un jeune lierre,
ton appui, tes baisers, tes sourire (rubans), tes fleurs,
tu lui donneras tout ! à la tienne mêlée,
une autre image encore y confondra tes vœux :
c'est ressaisir deux fois son (une) enfance écoulée,
c'est d'une double flamme éterniser les feux !
ne dis pas non, tais toi, levons nous, le temps vole ;
tu penses l'amuser par ta grâce frivole,
mais écoute des bois les nouveaux habitants,
et ~~[illegible]~~ leur demande à ton cœur ce qu'on fait du printemps ;
crois-moi, prête l'oreille à leurs vives cadences ;
elles font aux passants de douces confidences,
quel est donc leur monarque ou leur législateur ?
quelle immuable joie et quel ordre enchanteur !
ils proclament l'amour jusqu'au ciel qui le donne ;
mais ce n'est qu'au printemps que sa bonté l'ordonne :
prends l'amour tardif est un soleil d'hiver,
jour incomplet, levé tard, couché vite :

dans la saison dorée imprudent qui l'évite ;
le plus doux fruit s'attache au buisson le plus vert.
que de leçons ! quelle école animée !
c'est une loi, ne t'en fais pas un jeu,
car la feuille d'automne est vite consumée,
lorsqu'il y tombe une goutte de feu !
on regarde en pitié la plante solitaire,
qui s'exile et languit au toit de nos maisons ;
quand sa sœur à ses pieds croît et peuple la terre,
elle se déshérite et n'a pas deux saisons :
sans lien, sans famille elle sèche ignorée,
et tombe avec la fleur dont elle était parée ;
mais te voilà rêveuse et tu ne réponds pas ?...
oui ! bientôt à mon tour j'arrêterai tes pas.

Mois d'amour ! en passant j'adore tes merveilles.
quand l'humide flambeau s'y promène et nous luit,
quelle invisible main renverse des corbeilles,
et prépare pendant la nuit,
des parfums à nos sens et du miel aux abeilles ?

Tout veut naître, tout naît. L'été brûle en courant,
La glace qu'il atteint se fond en murmurant,
C'est l'amour. Pour braver la saison des orages,
Les papillons, les nids, les roses, les ombrages,
Tout rit, tout vient d'éclore, et..... vois sur le chemin,
Un enfant accourir en me tendant la main :
Moins petit que Junie, il me cherche, il m'appelle.

Toi que le même lait a rendu beau comme elle,
Enfant, cours à ta Mère. Heureuse Mère, hélas !
Qui fière, sous mes yeux tient ma fille en ses bras,
Qui la berce, l'endort, et depuis sa naissance,
Me condamne, jalouse, à la reconnaissance ;
Qui l'appelle sa fille.... oh ! mon sang arrêté,
Encore et malgré moi vers mon cœur s'est porté !

Ainsi mes jeunes fleurs, d'autres mains vous cultivent !
Mon soin n'a que le feu de la maternité,
Et le suc nourrissant de la fécondité,
Bénit celles parfois que d'autres soins captivent ! 48bis
Laisse-moi dire. Un soir, oh ! que n'y suis-je encor !
Quand mon cœur palpita sous mon nouveau trésor,
Quand j'entendis souffler sa faible et douce haleine,
Pour veiller son repos, je respirais à peine ;
Mes forces suffisaient à ce facile emploi ;
J'étais assez pour elle, elle était toute à moi !
Pour moi de mon bonheur, affaiblie étonnée
Le passé, du présent n'osait plus me punir ;
Du moins sa sombre image un moment détournée,
Me laissait [caresser] regarder ma fille et l'avenir !
Mais quand ses premiers cris demandèrent la vie,
Moi..... ce ne fut plus moi qui la tins sur mon cœur,
Et peut-être qu'au ciel reprochant ma langueur,
Pour la première fois je devinai l'envie !

Sans la repousser un moment,
Comme un bien préparé pour elle,
Ma [mon enfant] Junie épuisa cette coupe nouvelle,

et changea ma frayeur en doux étonnement....
ne l'éprouve jamais cette douceur amère,
toi que vient d'attrister ma subite pâleur!
Puisse-tu tressaillir au Nom Sacré de Mère,
d'un bonheur aussi grand que le fut ma douleur!

viens voir ma fille, viens! la moitié d'une année
embaume les beaux jours dont elle est couronnée;
Age muet encor, mais si pur, si joyeux!
idole d'une Mère, amour de tous les yeux!

c'est ici. quel silence et quel calme autour d'elle!
on entendrait la mouche et le bruit de son aile.
entrons. viens nous offrir à son naïf transport:
qui va-t-elle embrasser? ..... ah! prends garde, elle dort!

Lyon. aout.
1892.

Le Soir.
Idylle.

venez, mes chers petits, venez mes jeunes Ames!
Sur mes genoux venez tous les deux vous asseoir:
au soleil qui se couche il faut dire bon soir;
voyez comme il est beau dans ses mourantes flammes!
sa couronne déjà n'a plus qu'un filet d'or,
demain, plus radieux vous le verrez encor,
car on ne le voit point ~~un~~ s'éclipser sous un nuage;
la cigale a chanté, nous n'aurons point d'orage.
il reviendra mûrir les fruits que vous aimez:
il vous rendra vos jeux, vos bouquets parfumés;
dès qu'il s'éveillera je vous dirai moi-même:
~~venez~~ allons voir le soleil; jugez si je vous aime?
et vous appellerez le faible agneau qui dort;
pour le baigner ~~le tard~~ ce soir il n'est pas assez fort:
huit jours font tout son âge, il se soutient à peine,
et vous le fatiguez à courir dans la plaine.
venez, il en est temps, vous baigner au ruisseau.
tout semble se pencher vers son cristal humide
l'abeille en bourdonnant y pose un pied timide,

et fatigué du jour, le flexible arbrisseau,
y trace de son front la fugitive empreinte:
à ces flots attiédis confiez-vous sans crainte,
je suis là. voyez-vous ces poissons innocens?
ne les effrayez pas. ils s'enfuiront d'eux-mêmes,
de vos désirs on dirait les emblêmes,
dans les flots troublés incertains, glissent [illegible]
riez mes deux amours. ne tremble pas, ma fille;
voile-toi de ces flots brillans comme tes jours:
regarde-les s'enfuir en souriant toujours;
~~[illegible]~~ Non, tu n'as plus de peur, tu dis vrai? l'eau t'habille.
quoi! vous voulez courir! pauvres petits mouillés!
ce papillon tardif que la fraîcheur attire,
baise dans vos cheveux les lilas effeuillés
et tout en vous bravant, je crois l'entendre rire.
c'est assez le poursuivre et lui jeter des fleurs,
enfans, vos cris de joie éveillent la colombe:
un roseau qui s'incline, une feuille qui tombe,
rompt le charme léger qui suspend les douleurs.
écoutez dans son nid s'agiter l'hirondelle
tout lui semble un danger, car elle a des petits,

Peut-être elle a rêvé qu'ils étaient tous partis
La voilà qui se calme; elle les sent près d'elle.
mais la lune se lève et pâlit ses crayons,
ne bravez pas dans l'eau ses humides rayons;
ses pavots vont pleuvoir sur sa lente carrière,
au ciel qui donne tout offrez votre prière;
elle est pure et charmante, et vous la direz bien.
si votre voix est frêle, inégale, petite,
un faible accent vers Dieu s'élève-t-il moins vite?
il entend un soupir, il ne dédaigne rien.
et maintenant, ce soir, dormez! leurs mains entrelacées,
semblent lier encor leurs heureuses pensées.
hélas! ces cœurs si aimans qu'elles viennent d'unir,
ne les séparez pas, mon Dieu dans l'avenir!
ils dorment. qu'ils sont beaux! que leur mère est heureuse!
Dieu n'a pas oublié ma plainte douloureuse,
sa pitié m'écouta! tout ce que j'ai perdu,
sa pitié, je le sens me l'a presque rendu!
Sommeil! ange invisible aux ailes caressantes,

verse sur mes enfants tes fleurs assoupissantes.
que ton baiser de miel enveloppe leurs yeux!
que ton vague miroir réfléchisse leurs jeux.
au pied de ce berceau que mon amour balance,
fais asseoir avec toi l'immobile silence.
ma prière est sans voix, mais elle brûle encor;
Dieu! bénissez ma nuit! Dieu! gardez mon trésor!

---

* Dès qu'il s'éveillera je vous dirai moi-même,
venez voir le soleil: jugez si je vous aime!
Les charmantes heures viendront,
contentes d'assister à votre destinée
et vos jeux elles regarderont
danser autour de la journée.
Donnez un souvenir à chacun de leurs pas;
gardez en les perdant leur trace toujours pure,
de leurs fruits félicité préparez la culture
les heures ne s'arrêtent pas. ne retournent
demain en poursuivant les saisons passagères
que de fleurs tomberont de leurs robes légères!

B.II.117.

Le Petit Menteur.

venez bien près. plus près, qu'on ne puisse m'entendre:
un bruit vole sur vous, mais qu'il est peu flatteur!
votre mère en est triste. elle vous est si tendre!
on dit, mon cher amour, que vous êtes menteur!

au lieu d'apprendre en paix la leçon qu'on vous donne,
vous faites le plaintif, vous traînez votre voix;
et vous criez très haut: hé! ma bonne! ma bonne!
L'écho qui me dit tout, m'en a parlé deux fois.
vous avez effrayé cette bonne attentive,
et pour vous secourir,
près de vous toute pâle, on l'a vue accourir:
hélas! vous avez ri de sa bonté craintive;
enfant! vous avez ri! quelle douleur pour nous!
on ne croira donc plus à vos jeunes alarmes?
Si j'avais eu ce tort, j'irais à deux genoux,

lui demander pardon d'avoir ri de ses larmes.
j'irais! ne pleurez pas; causons avant d'agir:
écoutez une histoire, et jugez-la vous mêmes.
cachez-vous cependant sur ce cœur qui vous aime,
je rougis de vous voir rougir.

= au loup! au loup! à moi, criait un jeune pâtre.
et les bergers entre eux suspendaient leurs discours.
trompé par les clameurs du rustique folâtre,
tout venait, jusqu'aux chiens, tout volait au secours.
ayant de tant de cœurs éveillé le courage,
tirant l'un du sommeil et l'autre de l'ouvrage,
il se mettait à rire, il se croyait bien fin.
je suis loup, disait-il: mais attendez la fin.

un jour que les bergers au fond d'une vallée,
appelant la gaîté sur leurs aigres pipeaux,
confondaient leurs repas, leurs chansons, leurs troupeaux,

et de leurs pieds joyeux pressaient l'herbe foulée:
= au loup! au loup! à moi, dit le jeune garçon.
= au loup! répéta-t-il d'une voix lamentable.
personne ne quitta la danse, ni la table,
= il est loup, dirent-ils, à d'autres la leçon.

et cependant, le loup dévorait la plus belle,
de ses belles brebis,
et pour punir l'enfant qu'il traitait de rebelle,
il lui montrait les dents et rompait ses habits.
et le pauvre menteur élevant ses prières,
ne troublait que l'écho; ses cris n'amenaient rien;
tout riait, tout dansait au loin sur les bruyères:
= oh! quoi! pas un ami, dit-il, pas même un chien!

on ajoute, et vraiment c'est pitié de le croire,
qu'il serrait la brebis dans ses deux bras tremblants;
et quand il vint en pleurs raconter son histoire,
on vit que ses deux bras étaient nus et sanglants.

= il ne ment pas, dit-on. il saigne, il tremble, il pleure!
= quoi c'est donc vrai colas? (il s'appelait colas.
nous avons bien ri tout-à l'heure,
et la brebis est morte! elle est mangée .... hélas! =
on le plaignit. un Rustre, insensible à ses larmes,
lui dit: tu fus Menteur, tu trompas notre effroi:
= or, s'il n'avait trompé, le Menteur fût-il Roi,
= ne crierait vainement aux armes. =

et vous n'êtes pas Roi, mon Ange, et vous mentez!
ici, pas un flatteur dont la voix vous abuse;
vous n'avez point d'excuse.
quand vous aurez perdu tous les coeurs révoltés,
vous ne direz qu'à moi votre souffrance amère,
car on ne ment pas à sa Mère:
tout s'enfuira de vous, j'en pleurerai tout bas,
vous n'aurez plus d'amis, je n'aurai plus de joie:

que serons-nous alors?.... oh! ne vous cachez pas!
prenez un peu courage, enfant, que je vous voie!...
vous me touchez le coeur; j'y sens votre pardon;
allez petit chéri, ne trompez plus personne:
soyez sage, aimez Dieu, je crois qu'il vous pardonne
il est père, il est bon!

70.

Le Rossignol
et l'oiseau grec.

D'une sourde blessure encor faible et malade
Sa liberté tralore, hélas, son seul amour!
Des bords désenchantés de sa belle Ciclade,
à la sombre lueur d'une humide pléiade
un jeune grec ailé s'envolait sans retour.
en vain il voit au ciel s'assembler les nuages,
il emporte sa chaine, il veut changer son sort;
et l'oiseau sans couleur qui ne craint plus la mort,
livre son aile au vent et sa vie aux orages.
il s'essaie, il retombe, il disparait enfin.
un zéphir le soulève et le prend dans son sein
sur un bord moins fatal le souffle et le dépose,
comme il fit de Psyché dans un jour de terreur,
comme il fait de l'amour, d'un serment, d'une erreur,
et comme il ferait d'une rose.

il est libre! il respire, il regarde [illegible] les cieux.
mais quoi! sauvé tout seul il est silencieux;

B.II.141.

L'écho frappé d'un cri dont la cause est amère,
lui répond une fois : Ma Mère !
Il n'avait plus de Mère, et l'archipel en deuil,
de ses hérons, déjà n'est plus que le cercueil.

Un fardeau pèse encor sur son aile blessée ;
Sa liberté naissante en rougit offensée.
Un collier, vainement il est d'or, et d'or pur,
L'opale aux rayons blancs, la turquoise d'azur,
Vainement de sa chaîne ont enrichi l'ouvrage,
Toute chaîne sent l'esclavage :
Et d'un sérail doré les feux et l'appareil,
plaisent moins aux oiseaux qu'un rayon du soleil.

Une fleur lui sourit, et sa mélancolie,
se baigne dans les pleurs que la nuit y laissa ;
comme d'une autre fleur cette tige embellie,
se balance et bénit le Dieu qui l'y plaça.

On l'a vu ! d'arbre en arbre un curieux ramage,

La répond, l'interroge et l'appelle à la fois.
Toutes les voix ne sont plus qu'une voix.
Tout est dit : qu'il est beau ! quel collier ! quel plumage !
est-ce une fleur qui vole ? il en a les appâts.
= Il est beau ? je veux voir, dit la jeune hirondelle.
Son époux doucement la punit d'un coup d'aile,
en lui disant : couvez ! les mères n'iront pas.

= J'y cours, répond l'oiseau qui charme la souffrance,
= Il est seul, il est triste. il faut chanter pour lui ;
= Si ma voix peut encore éveiller l'espérance,
= Ah ! je n'aurai jamais chanté mieux qu'aujourd'hui. =

Il vole, son cœur bat, son aile tremble, il chante,
plaint et fait tressaillir l'étranger [l'exilé] qu'il enchante,
le plonge en des pensers tendres, délicieux,
Mouille ses yeux de pleurs, l'égare dans les cieux.
D'une molle cadence enveloppe son âme,
Puis, par un trait brillant qu'il prolonge à son tour,
Il semble d'un éclair tracer l'errante flamme,

et fait croire au bonheur même en chantant l'amour!
mais Dieu! de quelle ardeur sa poitrine est remplie!
que cette voix brûlante est encore ennoblie!
quels flots harmonieux en doublent la beauté,
quand par des sons plus fiers, il peint la liberté!
il l'adore, il l'exprime, il en ressent l'ivresse.
à sa joie on devine, on voit l'enchanteresse,
espoir, amante, amour, idole des humains,
charmante! comme au jour où déployant son aile,
Dieu l'offrit à la terre en sortant de ses mains,
dans le plus grand excès de son amour pour elle.

= grâce! dit le blessé, tu me ferais mourir.
laisse-moi respirer, laisse-moi te connaître.
tu n'es donc pas esclave? oh! non, tu ne peux l'être,
tu dois chanter libre ou périr.
je voudrais ~~m'exprimer~~... je voudrais te répondre,
mais je me sens confondre,
car moins libre que vous dans nos ardents climats,

58

ou ~~Voile~~ Rêve sa pensée, on ne la chante pas.
Mais, cher ami... pardonne et rends-moi ce nom tendre;
celui qui fut esclave est pressé de l'entendre,
pour épancher mon âme en de si doux accents,
trop de mélancolie a coulé dans mes sens.
à peine j'ai brisé ma coquille légère,
à peine pour voler mon aile eut un ressort,
j'ai senti sous le poids d'une force étrangère
qu'une grille et des fers avaient borné mon sort.
vois ma chaîne! elle est belle. eh! bien! ce don funeste,
je n'en veux plus, je le déteste.

imposé par un maître, il a du m'opprimer;
offert par un ami, toi, tu pourras l'aimer.
prends-le. j'ai trop porté ce bien que l'on m'envie
il dut orner ma mort, qu'il brille sur ta vie;
mais ce talent que j'aime ~~cette âme sonore~~ et que j'admire en toi,
cette âme harmonieuse ~~lyre vivante~~, ami, donne-la moi! =

= ta bonté te séduit dit la Muse emplumée.
Dieu versa dans mon sein cette flamme animée.
je chante, j'obéis, je ne sais rien de plus.

mon chant n'est qu'un bienfait que je ne puis comprendre.
je ne l'ai point appris. comment veux-tu l'apprendre?
ne perdons pas nos biens en efforts superflus;
ton collier serait honte à mon simple plumage,
et jamais les oiseaux ne vendent leur ramage.
adorons le Destin: quand le jour brillera,
ton règne va renaître, et le mien s'éteindra.
la lune est de mes chants la seule confidente.
j'aime à suivre des yeux son pâle et doux flambeau:
il suffit aux amours, à la paix, au tombeau,
et je n'ai su jamais d'une voix imprudente,
éveiller au grand jour l'envie et les flatteurs
Dès qu'ils dorment, je veille en ces bois enchanteurs
cachons-nous dans les bois: une âme libre et tendre,
ne se révèle pas à qui ne peut l'entendre.
quand la Nuit répandra ses flots assoupissants,
viens! je te bercerai de mes plus doux accents.
Dans l'onde par le feu des étoiles blanchie,
mon image un peu sombre est assez réfléchie;
une gloire me suit, sans orgueil, sans effroi,
mais délicieuse et cachée
de l'ambition détachée,
elle est entre le ciel et moi!

32.391.

La guirlande de Rose-Marie

Idylle.

Sous les Arbres touffus du Rempart solitaire,
qui présentait l'Eden à nos premiers désirs,
comme un Ange d'amour qui visite la terre,
une enfant, sur nos pas égarait ses loisirs.
dix Printemps sur son front peignaient de tendres roses,
Marie était son Nom, Rose y fut ajouté:
pourquoi ces belles fleurs dans leur avril écloses,
tombent-elles souvent sans atteindre l'été?

tu sais, ma Sœur, tu sais quelle était belle!
tous les enfants cherchaient à l'embrasser:
quand son regard venait nous caresser,
pour la voir plus long-temps nous courions après elle.
nos ceintures de lierre enchaînaient son beau corps.
sa fuite, dans nos bras, n'avait plus de passage;
elle disait: «laissez! j'aimerai le plus sage.»
et nous étions sages alors.

Bientôt ~~quand~~ elle eut douze ans, et moi plus petite encore,
quand le malheur entra dans notre humble maison,
j'allai lui dire adieu: sa voix fraîche et sonore,
Du haut du vieux Rempart cria deux fois mon nom.
elle avait dit: Déjà!.... sa surprise timide,
à ce Déjà plaintif n'ajouta qu'un baiser:
elle pleurait, ma sœur, sa joue était humide
et je pleurai long-temps sans vouloir m'appaiser.

hélas! c'est que l'exil est triste pour l'enfance;
l'indigent orphelin n'a d'ami que le ciel:
il erre sans asyle, il pleure sans défense,
comme un oiseau perdu loin du nid paternel.
son ramage ~~[illegible]~~ se change en plaintes douloureuses;
des oiseaux inconnus les cris le font frémir,
et même en retournant sur des routes heureuses,
s'il veut chanter, long-temps il a l'air de gémir.

Mais je reviens, je vole, et je cherche Marie.

je cours à son jardin, j'en reconnais les fleurs,
rien n'y paraît changé. cette belle chérie,
comme autrefois, sans doute, y peint leurs couleurs.
je l'appelle, j'attends. sa chambre est entrouverte:
voilà sur son chapeau sa guirlande encor verte.
joyeuse je palpite, et j'écoute un moment;
sa mère sur le seuil arrive lentement;
oh! comme elle a vieilli! que deux ans l'ont courbée!
sa vieillesse, vois-tu, traîne tant de regrets.
elle relève enfin sa paupière absorbée,
me regarde, et ne peut se rappeler mes traits.
où donc, lui dis-je alors, où donc est ma compagne?
a-t-elle aussi quitté cette heureuse campagne?
elle s'est tue encore, et se cachant les yeux,
d'une main défaillante elle a montré les cieux.
à ses gémissements ~~[illegible]~~ ma voix n'a pu répondre;
le jardin me parut en deuil:
je sentis mon âme se fondre,
et tout mon corps trembler en repassant le seuil.

j'allais.... je demandais.... ta sœur presqu'étrangère,
cherchait seule un objet qu'on avait vu si beau!
hélas! ses pieds légers évitent la fougère
qui croît à l'entour d'un tombeau.
la mort le malheur même épouvante la vue,
~~[illegible]~~
on passe vite devant eux.
~~[illegible]~~
que devient l'infortune à sa fuite imprévue

je cours à son jardin, j'en reconnais les fleurs.
Rien n'y parait changé : cette belle chérie,
comme autrefois sans doute y sème leurs couleurs :
je l'appelle, et je ris .... sa chambre est entrouverte ;
voilà sur son chapeau sa guirlande encor verte,
joyeuse, je palpite et j'écoute un moment :
sa mère, sur le seuil arrive lentement.
oh ! comme elle a vieilli ! que deux ans l'ont courbée !
la vieillesse, vois-tu, traîne tant de regrets !
elle relève enfin sa paupière absorbée,
me regarde, et ne peut se rappeler mes traits.
où donc, lui dis-je alors, où donc est ma compagne ?
a-t-elle aussi quitté sa native campagne ?
elle s'est tue, encore [illegible], et se cachant les yeux,
d'une main défaillante elle a montré les cieux.
aux pleurs qu'elle versait ma voix n'a pu répondre,
le jardin me parut en deuil,
je sentis mon âme se fondre
et tout mon corps trembler en repassant le seuil
j'ai trouvé, dans les champs sa dernière demeure ;

je l'ai Nommée encore en tombant à genoux.
oh! ma Sœur! à Douze ans se peut-il que l'on Meure
quoi! moins que sa guirlande elle a vécu pour Nou[s]

Nulle fleur ne croissait sur sa grace endormie;
elle les aimait autrefois!
Mais je connais l'asyle (la tombe) où Dort ma jeune amie
un chapelet d'ivoire en Distingue la croix.

comme on nous vit attendri à sa taille élégant[e]
Pour l'embrasser de notre amour,
tu verras par mes soins quelques feuilles d'Acanth[e]
De sa tombe légère (son étroit asyle) embrasser le contour.

Pauvre Petite! j'ai su par sa Mère quelle m'avait appellée presqu'en mourant
ce souvenir m'a toujours poursuivie.

D'un ami distrait et bontous !

~~[illegible]~~

Parmi tous les témoins de ma première aurore,
Le vieux rempart, les champs semblaient m'aimer encore,
Le Soleil d'autrefois brillait sur mon chemin;
mais personne, ma Soeur, ne me pressa la main.
Ses yeux avaient cessé pour moi, pauvre et craintive,
et celle qui pleura de nos premiers adieux,
qui m'eut tendu les bras dans sa pitié Naïve,
ne vint pas essuyer mes yeux.

j'ai trouvé dans un champ sa Nouvelle demeure;
je l'ai nommée encore en tombant à genoux.
oh! ma Sœur, à douze ans se peut-il que l'on meure?
quoi! moins que sa guirlande elle a vécu pour Nous!
Nulle fleur ne croissait sur sa grace endormie.
elle les aimait autrefois!
mais je connais la tombe où dort ma jeune amie,
un chapelet d'ivoire en distingue la croix.

comme on nous vit atteindre à sa taille élégante,
Pour l'embrasser de notre amour,
tu verras par mes soins quelques feuilles d'acanthe,
De son étroit asyle embrasser le contour.
Dernier

B. I. 362.

Elégie

58 bis

qu'ai-je appris! le sais-tu? sa vie est menacée,
on tremble pour ses jours!
j'ai couru.... je suis morte, et ma langue glacée
peut à peine..... ~~[illegible]~~ ma Soeur, je l'aime donc toujours!
quel aveu! quel effroi! quelle triste lumière!
oh! quoi! ce n'est pas moi qui mourrai la première!
moi, qu'il abandonna, moi, qu'il a pu trahir,
moi, qui fus malheureuse au point de le haïr
qui l'essayai du moins, c'est moi qui vis encore!
et j'apprends qu'il se meurt, j'apprends que je l'adore,
le voile se déchire en ces moments affreux:
comment ne plus l'aimer quand il n'est plus heureux!

De son crime, ~~longtemps~~ toujours je me crus incapable,
oh! bien! je ne sais plus qui des deux fut coupable;
c'est moi, c'est moi mon Dieu! ~~[illegible]~~ si vous devez punir,
oubliez le passé, je prends son avenir.
Dans la tombe qui s'ouvre, oh! laissez-moi l'attendre!

qu'il m'y ~~[illegible]~~ rencontre un jour, calme, fidèle, tendre;
que ma main le rassure en le guidant vers vous;
que je lui dise: = viens! plus d'absence entre nous:
viens! j'expiai pour toi ton infidèle flamme. =
il me reconnaîtra: saisi d'un doux remords,
il ne verra plus que mon âme;
il me trouvera belle alors.

~~[illegible]~~ Dieu! couvrez-le des fleurs qu'en silence il cultive,
le monde est beau pour lui, l'amour l'attend.... qu'il vive!
prolongez ses travaux à l'avenir promis,
rendez sa jeune gloire à ses jeunes amis;
qu'ils marchent tous ensemble, et qu'il les guide encore,
vers ce laurier caché dont ma douleur s'honore,
cette foule riante, à l'aspect d'un cercueil,
allez-vous la changer en cortège de deuil!
n'achèveront-ils pas leur veille harmonieuse?
en exilerez-vous sa voix mélodieuse?
le départ d'un ami rompt souvent tous les jeux,
c'est un anneau brisé qui désunit d'autres nœuds.
oh! laissez les chanter et que sa rêverie,

porte un jour quelques fleurs à ma cendre flétrie;
que ses parfums si doux consolent mes cyprès,
qu'il vive de ma vie, et je meurs sans regrets!
ma vie, hélas, c'est peu. mais il souffre, et j'implore;
jetez! jetez sur moi ce mal qui le dévore,
qu'il vive enfin .... (cruel! juge si je t'aimais!)
qu'il vive pour une autre, et m'oublie à jamais....

~~dis~~, crois-tu que le ciel m'exauce et lui pardonne,
ma sœur? ou que le ciel comme lui m'abandonne!
qu'il rejette ma vie en la privant du jour
et punisse la haine.... où se cachait l'amour? *

Priez pour lui.. moi je succombe;
la porte s'ouvre..... elle retombe....
~~[illegible]~~ oh! que ce bruit sourd m'a fait peur!
c'est la mort qui ~~frappant~~ heurtait mon cœur!

voyez-vous ses amis?... Ciel! quel silence horrible.
allons au devant d'eux, parlez, demandez-leur.....
Non! ~~[illegible]~~ ~~[illegible]~~, et je crains le malheur.

* tu fais bien d'écouter sans répondre à mes plaintes.
j'aime mieux ton silence et tes pieuses craintes;
ta faiblesse m'aide à souffrir:
peux-tu me consoler? ma sœur?... il va mourir!

Hélas! si vous saviez que son poids est terrible!
que nous répondraient-ils.... mais ils sont déjà loin.
De m'arracher le cœur nul ne prendra le soin;
j'ignorerai son sort... on m'y croit étrangère!
et près de sa demeure et si triste et si chère,
personne, excepté vous, n'aurait guidé mes pas;
quand j'expire à sa porte, on ne m'y connaît pas.

Pourquoi souffriraient-ils de ma lente agonie?
Dans la foule perdus, oh! ma chère Eugénie,
nous croyons l'univers instruit de nos malheurs,
et même aux cœurs heureux nous demandons des pleurs!

Laissez-moi seule, allez, retournez la première.
voyez, ma sœur, le jour n'est pas loin de finir.....
voyez sous ces rideaux trembler une lumière,
c'est là peut-être...... et moi, que vais-je devenir!

On ferme lentement, il semble que l'on pleure;
oh! que je voudrais voir!

écoutez cette cloche .....
~~[illegible]~~ ... ah! sans doute, c'est l'heure
enfin, c'est la prière, et c'est encor l'espoir.

Priez pour lui, ma sœur! Priez! ~~[illegible]~~ Restez!.... quitter l'envie
de rappeler le temps où j'ai cru le voir.
ma sœur! obtiens des cieux qu'ils lui rendent la vie,
après, tu me diras qu'il faut encor le fuir. ——

La goutte d'eau.

Il était dans le monde une goutte d'eau pure,
cachée en un sable brillant;
Sous un ciel toujours calme et toujours bienveillant:
trésor secret de la Nature.

Une pauvre exilée était venue un jour,
sur la rive silencieuse,
où sa douleur mystérieuse,
expia lentement le crime de l'amour:
car l'amour est souvent un crime sur la terre;
Dieu seul sait la clémence, il le faut implorer!
chez les hommes, tout prêt peut être à s'égarer,
Dieu seul eut un pardon pour la femme adultère:

Et l'autre se cachait. Nul n'entendit sa voix
on dit qu'elle était jeune et timide et honteuse,
et que l'avide écho l'immortelle écouteuse,
ne put la trahir une fois.

Ladr. 211.

que son secret dorme comme elle.
Sa jeune ombre a passé, ses juges ne sont plus;
et peut-être celui qui la fit criminelle,
n'en garda-t-il long-temps qu'un souvenir confus.

Son voile emporté par l'orage,
a péri à l'autre rive ou sa faute, ou sa mort:
pas un n'osa toucher ce témoin du remord;
pour plaindre le malheur, il faut tant de courage!
Son cœur, las de l'exil dont il allait sortir,
portant au ciel sa crainte et ses tendres misères
fit tomber de ses yeux sincères,
une larme de repentir.
c'était la goutte d'eau, reçue à sa naissance,
par l'Ange qui préside aux dernières douleurs,
et couronne des mêmes fleurs,
le repentir et l'innocence.

Le vent du soir imita des sanglots,
quand son destin l'effaçait sous les flots;

et cette larme, enfant d'une âme déchirée,
échappa seule à la tombe ignorée.

D'un éclat solitaire elle brilla long-temps:
gardée au sein des fleurs, teinte de leurs parures,
elle allait être perle. encor quelques instans,
une larme effaçait les perles les plus pures.
Pourquoi dans les déserts Dieu sema-t-il de l'or?
Pourquoi l'inquiétude ou l'avide imprudence,
des secrets de la Providence,
va-t-elle envahir le trésor!

Que veut cet étranger? a-t-il aussi des larmes?
oh! Non. mais jeune encor il traîne un vague ennui.
il veut voir d'autres lieux, essayer d'autres charmes,
il ne regrette rien, il est seul avec lui.

on l'aima cependant! — peut-être que sa gloire,
a peur de se le rappeler;
mais si les flots savaient parler,
les flots lui rendraient la mémoire.

quoi! ce gémissement qui l'a nommé tout bas
ne le fait pas frémir en marchant sur la rive?
Non. au cœur de l'ingrat nul souvenir n'arrive,
c'est une plainte, il n'entend pas.

cette rive à ses yeux semble déshéritée:
il n'y voit pas des cours les pompeuses couleurs,
hélas! il ne sent pas la tristesse enchantée,
que la paix du désert imprime aux jeunes fleurs.

Sous un bleu lotos qui s'entrouvre,
enfin son son regard la découvre,
cette perle encor tendre et lente à s'endurcir...
que ses reflets tremblans sont près de s'obscurcir!

comme il est maître de sa joie,
l'avide et surpris voyageur!
comme elle éclate en sa rougeur,
et comme il regarde sa proie!

= je la veux! dit-il, je la veux!
= mais est-elle perle ou rosée?

= Peut-être avec la fleur brisée,
= disparaitra-t-elle à mes yeux:....
= oh! si son éclat est durable,
= elle serait l'orgueil d'un roi:
= mais dans ce désert favorable,
= perle ou rosée, elle est à moi! =

il rêve, il brûle, il rêve encore.
un mal curieux le dévore.
du limpide trésor qu'il n'ose encor toucher
son œil impatient ne peut se détacher.
Son souffle hardi va l'instruire.
le cruel! il s'en va détruire,
l'espoir du temps, l'amour des cieux,
et de l'ange des pleurs le dépôt précieux!

Déjà son haleine enflammée
a dispersé le sable et la fleur consumée
ses mains ont profané leurs voiles superflus,
l'ange effrayé s'envole et la perle n'est plus!

Pour la deuxième fois tu veux donc m'accueillir?
comme on voit vers le soir dans la rade tranquille
au milieu des vaisseaux prêts à franchir le port,
glisser sans bruit la barque agile
bornant sa course à l'autre bord,
ma voile n'ira point follement égarée
affronter les lointaines mers:
Non! je ne veux courir que sur l'onde azurée,
dont les flots ne sont point amers.

ont un goût de sagesse, un parfum de bonheur.
il est doux en passant un moment sur la terre,
d'effleurer les sentiers où le sage est venu;
d'entretenir tout bas son malheur solitaire,
des discours d'un ami qu'on pense avoir connu.
ainsi comme une fleur pour l'avenir semée,
oh! Montesquieu! ta grace a consolé mon sort
ta grâce, Montesquieu, daigne ~~accueillir~~ mon sort;
et je garde en mon coeur à jamais imprimée,
cette ligne où ton ame a coulé sans effort!
=Puisque je suis heureux qu'importe que je pleure.=
dans mon ravissement je l'ai dit tout à l'heure:
hélas je vis d'aimer, il me faut donc souffrir?
j'y consens. je suis faible et ne veux point haïr:
je ne veux pas des maux que ta sagesse ignore
fidèle en mes amours, je me tais, j'aime encore;
je n'use point ma vie en longs ressentimens:
si l'amour a des pleurs, la haine a des tourmens.

Ch. 154

954.

Le Retour
à Bordeaux.

Salut, rivage aimé de ma rapide enfance,
où de ma vie en fleur le songe a commencé.
je t'aborde, et je sens ma plus jeune espérance,
me réunir tremblante, à mon bonheur passé.

quel doux saisissement se glisse dans mes larmes!
quelle main me caresse et s'arrête à mon coeur?
quelle secrette voix relevant ma langueur,
et m'appelle et m'attire où la vie eut des charmes?
oh! retraite de l'ame! intime souvenir!
qui ne s'est détourné d'un brillant avenir,
pour chercher dans le fond de son ame attendrie,
tes regrets, tes leçons, ta tristesse chérie!
ce tableau vague et doux qui repose les yeux,
qui nous rend l'innocence et le pardon des cieux!
ne m'en détournez pas, j'y retrouve ma mère:
laissez-moi regarder ma mère et mes beaux jours;

je les perdis si jeune ! il veut rêver toujours,
celui dont le bonheur n'est plus qu'une chimère.

ingrate ! et sur qui donc se repose ma main ?
n'ai-je pas un ami qui partage ma joie ?
sommes-nous pas ensemble où le ciel nous envoie ?
n'est-ce pas le bonheur qui m'arrête en chemin ?

ne parle-t-on jamais que des saisons passées ?
mon sommeil si souvent se peint de leurs couleurs ;
pour rafraîchir mes yeux où passa tant de pleurs
~~[illegible]~~
l'avenir m'a promis de riantes pensées.

je le sens ! c'est ici que j'en dois recueillir :
c'est ici que l'exil a perdu sa tristesse.
doux rivage ! au refus de la fière Lutèce,
pour la deuxième fois tu veux donc m'accueillir ?
sous l'ombre des vieux pins qui peuplent la campagne,
des pas qu'on n'entend plus, sont restés imprimés :
je crois suivre du cœur les pas du vieux Montagne
je crois entendre au loin ses accens ranimés.

aux lèvres des vieillards j'appelle son sourire,
sa railleuse vertu, sa riante pitié ;
ses vœux ces lois du cœur que son cœur sut chérir,
et son amour pour l'amitié.

~~[illegible]~~
~~[illegible]~~ que son livre est beau ! que je l'aime !
le monde y paraît devant moi ;
l'esclave, l'indigent, le roi,
j'y vois tout, je m'y vois moi-même.
bords heureux, de sa cendre il vous légua l'honneur :
tout ce qu'il cultiva nous instruit, nous attire,
et les fruits que l'on en retire,
ont un goût de sagesse, un parfum de bonheur.

aux coteaux de Lormont dansent-elles encore,
les muses que j'adore ?
leurs pas mystérieux, est-ce le bruit léger,
que m'apporte le vent dans son vol passager ?
est-ce leur chant du soir qui frémit sur la rive,
où le printemps arrive ?

Dieu! qu'il versa de fleurs au bord des flots charmés!
Dieu! d'un ciel plein d'amour que ces lieux sont aimés!
que l'heure qui m'amène est belle dans ma vie!
temps! donne-lui des sœurs qui soient belles encor!
oh! de ces lieux charmans ne bannis plus mon sort,
que j'y vive mes jours, c'est tout ce que j'envie.

Aquitaine, salut! en parcourant le sol,
je cherche où s'éveilla l'ame de ton orphée,
je demande aux échos l'harmonieuse fée,
qui souffla dans son sein la voix d'un rossignol.
est-ce aux peupliers verts qui bordent cette eau vive,
que son berceau fut suspendu?
de ses ~~flots~~ cadencés
~~Son frais~~ gazouillement, la mesure plaintive
ce ~~frais~~ sa
le rappellent aux cœurs qui l'ont bien entendu.

est-ce au sommet brillant des collines fleuries,
où se parfume, et vole et languit le zéphir?
est-ce au milieu des bois, des riantes prairies,
où l'abeille bourdonne et meurt dans le plaisir?

est-ce au roc libre et fier que la vague menace,
avec un bruit pareil aux autans orageux,
qu'il puisa son génie, et sa brûlante audace,
et sa liberté noble et ses chants courageux?

N'y trouverai-je point sa tombe recueillie?
Non, la cité lointaine en est énorgueillie.
mais son ombre parfois glissera sur les eaux,
comme un doux alcyon dans son nid de roseaux.
cette lyre vivante, el
~~[illegible]~~, hélas, où donc est-elle?
oh! qui n'eut souhaité qu'elle fut immortelle!
mon cœur inoccupé, trop jeune pour l'amour,
sentit en l'écoutant qu'il aimerait un jour:
dès troubla
[illegible], un bel enfant ~~lors~~ ~~[illegible]~~ ma rêverie;
je le baisai distraite, et ce baiser ~~fut~~ doux:
j'en entretins long-temps ma mémoire attendrie;
il me l'a bien rendu, car il est mon époux.

à tes enchantemens c'est lui qui me ramène,
s'éveille
fleuve où mon souvenir se ~~plonge~~ et se promène,

L'hirondelle en avril t'effleure comme moi
je voyage comme elle, et je chante pour toi:

Salut! Rivage aimé de ma rapide enfance,
où de ma vie en fleur le songe a commencé:
je t'aborde, et je sens ma plus jeune espérance,
me réunir tremblante, à mon bonheur passé!

envoyé et
Dessiné par mon oncle en Septembre 1823.

77

Les Naufragés.
ou la veillée du Nègre.

I. 119

Romance.

Hier de ses regards tendrement poursuivie,
J'ai reconnu la vie.
Dans leur douce clarté j'allais aimer le jour,
J'allais croire à l'amour!

Sa voix, en me parlant si troublée et si tendre,
Qui n'aurait cru l'entendre?
Pour lui répondre aussi sans feinte, sans rigueur,
Qui n'aurait eu mon cœur?

Heureuse de le voir, j'ai cru que sa présence
Ramenait l'espérance:
Hélas! où la chercher souriante à mes vœux
Si ce n'est dans ses yeux!

Mais comme un feu du soir, une lueur rapide,
Trompe un enfant timide
Ce rayon passager n'est qu'un semblant du jour,
Oh! ce n'est plus l'amour!

Romance.

hélas! que je dois à vos soins!
vous m'apprenez qu'il est perfide,
qu'il trompa mon amour timide,
c'est vous qui le jurez Dumoins?.....
hélas! que je dois à vos soins!

Pressez votre main sur mon cœur,
et jouissez de votre ouvrage:
le malheur me rend le courage;
mais pour juger de sa rigueur,
Pressez votre main sur mon cœur!

adieu donc ma félicité!
adieu sa présence et ma vie.
ah! que vous m'avez bien servie,
en me disant la vérité.....
adieu donc ma félicité!

vous avez voulu me guérir,
cruelle.... ah! pardon, je m'égare:
Non, Non, vous n'êtes point barbare,

B.I. 127

Je le dis, dussé-je mourir:.....
vous avez voulu me guérir!

~~[illegible]~~!
~~[illegible]~~
~~[illegible]~~,
~~[illegible]~~!....
~~[illegible]~~.

~~je le sens mon amant est changée~~
~~[illegible]~~
~~[illegible]~~
la verité dit la douleur
~~[illegible]~~
cette fleur n'est plus qu'une fleur,
ma raison, vous êtes vengée !

2.

ses voix n'ont plus leurs doux accens
rien ne m'emeut, rien ne m'allarme
~~[illegible]~~ accens :
~~[illegible]~~
si mon cœur n'a plus une larme,
c'est donc le bonheur que je sens.

3.

puisqu'un jour sans voile m'éclaire,
c'est le bonheur qui m'est rendu :
puisque rien ne sait plus me plaire,
c'est le bandeau que j'ai perdu.

~~[illegible]~~
~~[illegible]~~,
~~[illegible]~~,
~~[illegible]~~.

je regarde à present la vie,
comme un lieu que j'avais quitté :
mais une erreur long-temps suivie,
change jusqu'à la vérité.

1.

mes yeux rendus à la lumière
mais fatigués par ~~trop~~ de pleurs
s'offensent des vives couleurs,
et baissent leur faible paupière.
~~[illegible] esperances envolée~~
mon ame ne retourne plus
~~[illegible]~~ une esperance envolée
pour ramener l'onde écoulée,
tous les efforts sont superflus.

vers cette espérance envolée
mon ame ne retourne plus :
pour ramener l'onde écoulée,
tous les efforts sont superflus.

et pour celui qui fit ma peine,
que ma voix ne sait plus nommer,
dieu ! qu'il a merité ~~[illegible]~~ sa haine !
que je voudrais ne plus l'aimer !

B.I.331.

I.519.

Romance.

Dis-moi, fera-t-il beau demain ?
Demain te verrai-je, ma vie ?
un beau jour te fait-il envie ?
tu te tais en quittant ma main.....
il ne fera pas beau demain !

ta gloire te demande un jour :
hélas ! que ta gloire est heureuse !
elle rompt ta vie amoureuse :
pour moi dans un siècle d'amour,
la gloire n'aurait pas un jour.

Demain, nous ne pourrons nous voir !....
que n'es-tu dans un sort vulgaire :
content de m'aimer, de me plaire,
l'amour serait ton seul devoir ;
et demain, nous pourrions nous voir !

heureux, dis-tu, qui n'aime pas !
toi qui fuis, quelles sont tes chaines ?
seule, dans mes brulantes peines,

Sais-tu ce que je dis tout bas?
que je te plains! tu n'aimes pas!

Romance.

Souhaiter, sans espoir,
Regarder, sans rien voir,
S'étonner de ses larmes,
S'en reprocher les charmes,
S'écrier à vingt-ans:
que j'ai souffert long-temps!
perdre jusqu'à l'envie,
de poursuivre la vie:
on me l'a dit un jour,
c'est le vrai mal d'amour.

—

Dans ses songes secrets,
Revoir les mêmes traits;
craindre la ressemblance,
qu'on appelle en silence;
en frémissant d'aimer,
apprendre à l'exprimer;
pleurer qu'un si doux songe,
Soit toujours un mensonge:
on me l'a dit un jour,
c'est le vrai mal d'amour.

s'enfuir aux doux accens,
que l'on écoute absens,
mais en fuyant l'orage,
détester son courage;
trembler de se guérir,
le promettre ....et mourir!
c'est là ce qu'on ignore,
quand on espère encore:
on me l'a dit un jour,
c'est le vrai Mal d'amour!

.................!!—

Mais elle avait encor l'éclat mystérieux
Qui sur le front des morts nous révèle les cieux,
quand l'ame, s'élevant vers la voute éternelle,
Salue en souriant sa dépouille mortelle
Et répand sur ce corps, qu'à peine elle a quitté,
Comme un premier Rayon de sa divinité!—

Edouard Delprat

Le Berceau D'Hélène par mon oncle.

Élégie.

que j'aimais à te voir ! à t'attendre, albertine !
à te deviner seule en écoutant tes pas !
oh ! que j'aimais mon nom dans ta voix argentine !
quand je vivrais toujours je ne t'oublirais pas.
comme après un temps triste une étoile imprévue,
perce le voile humide étendu sur les cieux
mon chagrin, (j'en mourais), s'allégeait à ta vue,
et mes yeux consolés ne quittaient plus tes yeux.
tu chantais comme au temps où petite et joyeuse,
et sensible et rieuse,
tu caressais ta mère et m'entraînais aux champs
pour chercher des oiseaux, pour imiter leurs chants.
oui, je reconnaissais ton enfance ingénue,
cette grace étrangère et du monde inconnue,
cette candeur facile à qui veut la trahir,
qui tremble, qui caresse et pleure sans haïr.
D'où venais-tu, ma chère ? on t'aurait crue heureuse.
le sourire toujours surmonta tes douleurs :
quand ton coeur se brisa dans une lutte affreuse,
on ignorait encor qu'il était plein de pleurs.
Albertine ! Albertine ! oh ! ma chère compagne !

S.I.273.

tes pas avant les miens se sont donc arrêtés ?
tes pas et tes accents jadis éclos, naguère répétés,
[illegible]
Ne m'attireront plus à travers la campagne.

oh ! que c'est mourir jeune ! un jour ta faible voix,
(elle devenait faible et j'en étais troublée :)
ta voix me dit : « bientôt pour la première fois,
« je ne guiderai plus ta course désolée.
« Alors tu viendras seule à notre rendez-vous,
« sous le saule qui pleure au tombeau de mon frère,
« Et de même, et bientôt tu pleureras sur nous,
« pour moi près de julien, il reste assez de terre.
« J'y songe tous les jours, on est bien dans la mort.
« va, le sommeil est doux quand il est sans remord. »
et la main du repos marquant l'étroit espace,
[illegible]
y jetta quelques fleurs pour y garder ta place

Albertine et sans toi je poursuis mon chemin.
quand mon cœur est gonflé d'amertume et d'alarmes,
tu ne viens plus jamais le presser sous ta main
tu n'y viens plus verser de l'espoir ou des larmes.
Personne, quand je suis assise tristement,
ne vient tout près, tout bas m'appeler son amie,

et ta seule ombre hélas, quand je rêve endormie,
vient me consoler un moment.

quand je trouve en suivant quelque route isolée
un jeune arbre tombé sous ses premières fleurs,
je regarde en pitié sa tête échevelée...
tout ce qui souffre est toi, tout m'arrache des pleurs.

ainsi toujours aimante, et déçue ou trahie,
mes plus doux sentiments se fanent tour-à-tour.
et l'amitié coûte à ma vie
autant de larmes que l'amour.

mais je veux te pleurer, toi ! mais je veux entendre,
ton angélique voix qui me fut toujours tendre,
qui m'a dit presqu'éteinte au dernier entretien :
« adieu ! je vais dormir du sommeil de julien. »

oui, tu dors ! et l'enfant dont tu fus tant aimée,
et le pauvre interdit à ta porte fermée,
tout s'éloigna pensif, et triste de ton sort ;
tout sentit qu'Albertine avait subi la mort.

et l'on m'a demandé si de mon Albertine
le rapide destin fut un moment heureux ;

~~[illegible]~~ hélas au souvenir de sa voix argentine,
j'ai puisé ce chant douloureux :

humble fille de la Nature,
elle aimait la fleur sans culture,
qui naît et meurt au fond des bois.
son âme brûlante et craintive,
aimait l'eau mobile et plaintive,
qui répond aux plaintives voix.

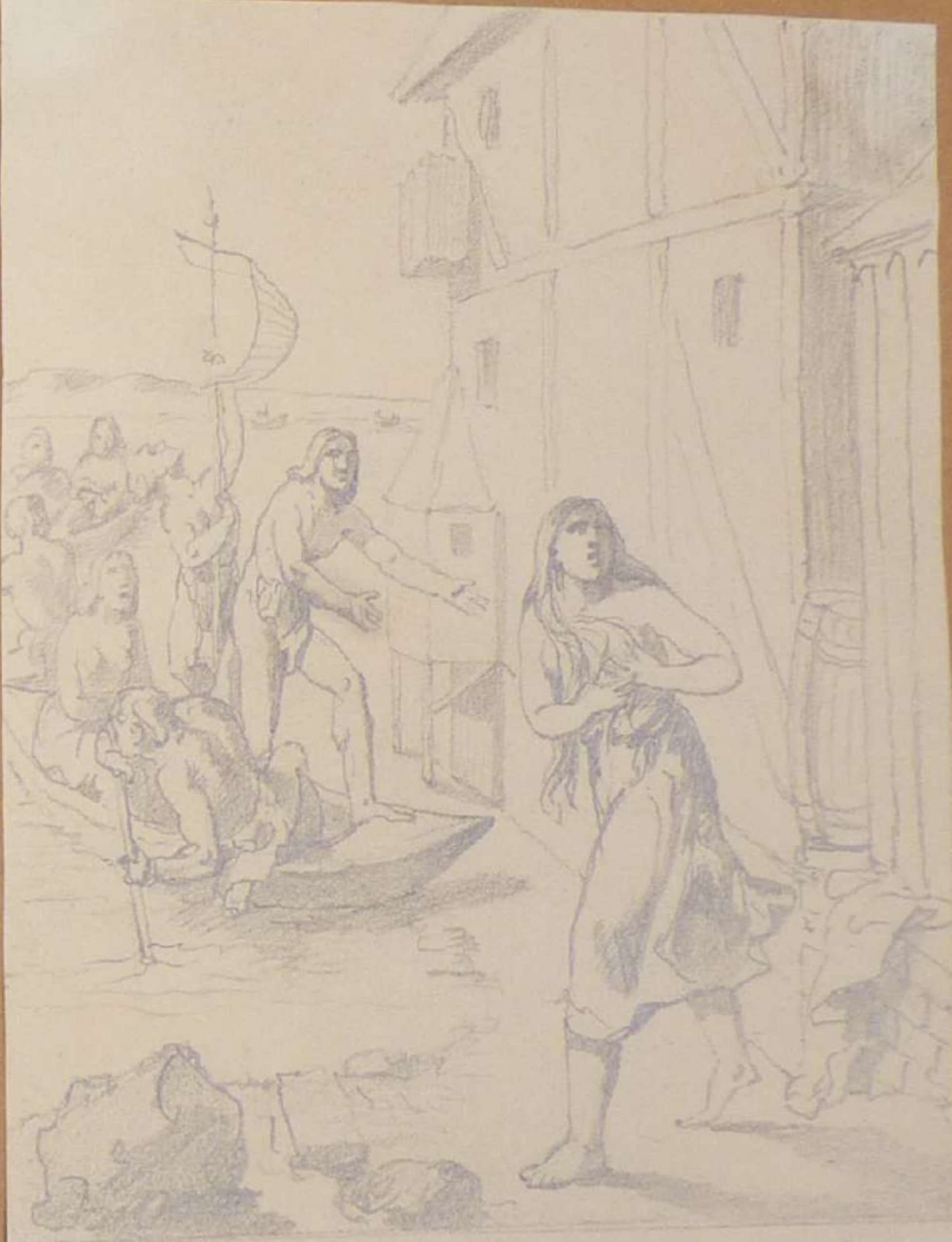
~~[illegible]~~

~~[illegible]~~

comme l'impatiente abeille
quittant la rose moins vermeille,
emporte dans les airs son parfum précieux,
cette jeune Albertine en silence éveillée,
quittant avant le soir sa parure effeuillée
vient de s'en retourner aux cieux.

87

Flora



C.D. départ de Couramé juin 1825

BIBLIOTH DOUAI

BIBLIOTH DOUAI MUNICIP

Portrait d'Hector de Galard, peintre bordelais.

pourquoi me rappeler ? — laissez-moi dans mes champs,
où les heures du jour sont si vite écoulées
où les plus longues nuits ne sont jamais troublées,
où l'on croit à peine aux méchants.

laissez-moi voir de loin, sous cet abri sauvage,
à ~~l'i~~ repas de midi, s'asseoir les moissonneurs :
ou, le soir, à travers les saules du rivage
l'herbe épaisse tomber sur les pieds des faneurs —

seul, et m'enveloppant dans ma douce paresse,
j'erre avec tout de charme au fond des bois épais :
et leurs jeunes rameaux qu'un vent léger caresse
sement autour de moi tant d'ombrage et de paix ! —

dans un ravin profond ma course ensevelie
cherche une eau murmurante au pied d'un chêne vert ;
là, durant les chaleurs, je m'étends — et j'oublie —
car, oublier est doux quand on a bien souffert.

de peur de réveiller mes peines endormies,
je rêve inattentif, et j'écoute pourtant ...
j'écoute — et dans les airs passent des voix amies
qui disent d'espérer ... et mon cœur les entend —

et mon regard ému suit un pâle nuage
qui longtemps balancé dans un ciel frais et pur,
varie, au gré des vents, sa fantastique image
et se fond en des flots d'azur ....

oh ! vous tous, respectez ma paisible retraite ;
cessez de me vanter un monde trop fatal ;
ne me demandez pas si mon cœur le regrette ;
car, je ne le sais pas .... mais son nom me fait mal.

je sais qu'il a des fleurs, des palmes pour ma tête ;
qu'il peut doter mon nom d'un immortel bonheur.
mais, jusques dans le port, jeté par la tempête,
je veux m'y reposer — même de mon bonheur.

par Monsieur Guiraud.

à Bordeaux. 3 9bre
1828.

91

Romance.

il m'attend. je ne sais quelle Mélancolie,
au trouble de l'amour se mêle en cet instant:
mon cœur s'est arrêté sous ma main affaiblie;
l'heure sonne au hameau, je l'écoute .... et pourtant,
il m'attend.

il m'attend. d'où vient donc que dans ma chevelure,
je ne puis enlacer les fleurs qu'il aime tant!
j'ai commencé deux fois sans finir ma parure,
je n'ai pas regardé le Miroir .... et pourtant,
il m'attend.

il m'attend! le bonheur recèle-t-il des larmes?
que faut-il inventer pour le rendre content?
mes bouquets, mes aveux, ont-ils perdu leurs charmes?
il est triste, il soupire, il se tait.... et pourtant,
il m'attend!

il m'attend. au retour serai-je plus heureuse?
quelle crainte s'élève en mon sein palpitant?
ah! doit-il me trouver moins tendre que peureuse,
ah! dussé-je en pleurer, viens ma Mère! .... et pourtant,
il m'attend!

B. I. 511.

RUINE D'UN VIEUX CHATEAU PRÈS LINAS.

Romance.

Seule avec toi dans ce bocage sombre,
qu'y ferions-nous ? à peine on peut s'y voir :
Nous sommes bien ! peux-tu désirer l'ombre ?
Pour se perdre des yeux c'est bien assez du soir !
auprès de toi j'adore la lumière ;
et quand tes doux regards ne brûlent plus sur moi,
Dès que la Nuit a voilé ta chaumière,
je me retrouve, en fermant ma paupière,
Seule avec toi !

—

Sur d'être aimé, dis ! qui te trouble encore ?
Si près du mien, dis, que souffre ton cœur ?
Sans me parler ta tristesse m'implore ;
ce qu'on voit dans tes yeux n'est donc pas le bonheur !
Quel vague objet tourmente ton envie ?
N'as-tu pas mon serment dans ton sein renfermé ?
Qui te rendra ta douce paix ravie ?

Ladr. 130.

Dis! quel bonheur peut manquer à ta vie,
Sur d'être aimé!

—

Ne parles pas! je ne veux pas entendre:
je crains tes yeux, ton silence et ta voix.
N'augmente pas une frayeur si tendre;
hélas! je ne sais plus m'enfuir comme autrefois.
je sens mon ame à la tienne attachée;
j'entends battre ton cœur qui m'appelle tout bas:
heureuse, triste, et sur ton sein penchée,
ah! si tu veux ~~[illegible]~~ m'y retenir, cachée, cachée,
Ne parle pas!

un Moment.

un moment suffira pour remplir une année.
Le regret plus long-temps ne peut nourrir mon sort.
quoi! l'amour n'a-t-il pas une heure fortunée
pour celle, dont peut-être il avance la mort!
une heure, une heure, amour! une heure sans allarmes,
avec lui, loin du monde, après ce long tourment,
laisse encor se mêler nos regards et nos larmes;
et si c'est trop d'une heure... un moment! un moment.

vois-tu ces fleurs, amour? c'est lui qui les envoie,
brûlantes de son souffle, humides de ses pleurs:
sèche-les sur mon sein par un rayon de joie,
laisse-moi vivre assez pour lui rendre ses fleurs!
une heure, une heure, amour! une heure sans allarmes,
avec lui, loin du monde, après ce long tourment,
laisse encor se mêler nos regards et nos larmes,
et si c'est trop d'une heure.... un moment! un moment.

B. I. 545.

Rends-moi le son chéri de cette voix fidèle.
il m'aime il souffre, il meurt, et tu peux le guérir
que je sente sa main! que je dise: c'est-elle.
qu'il me dise: je meurs = alors, fais-moi mourir.
une heure, une heure, amour! une heure sans allarmes
avec lui, loin du monde, après ce long tourment.
Laisse encor se mêler nos regards et nos larmes,
et si c'est trop d'une heure ... un moment! un moment

BIBLIOTHEQUE PUBLIQUE DOUAI

aaut.